



# IVAN VIRIPAËV      LES ENIVRÉS

traduction française tania moguilevskaia, gilles morel

Пьяный

SACD

**henschel**  
SCHAUSPIEL

henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH  
Agent de l'auteur pour l'espace francophone : **Gilles Morel**  
contact : [gilles-morel@theatre-russe.fr](mailto:gilles-morel@theatre-russe.fr)

## Note

*L'auteur fait dans les textes originaux usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée, d'un recours fréquent à la répétition et à la variation, au pléonasme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Il n'a, par ailleurs, pas toujours choisi d'utiliser l'italique comme marque distinctive des didascalies. Les traducteurs ont scrupuleusement respecté ces options dans les versions françaises.*

# Les Enivrés

(Pièce en deux actes)

*Traduit du russe par*

*TANIA MOGUILEVSKAIA et GILLES MOREL*

Titre original

*Пьяные*

2012

*Prix Domaine étranger et Prix de la Traduction des XXI<sup>e</sup> Journées de Lyon des auteurs de théâtre. Cette traduction est mise en espace le 29 novembre 2014 à la médiathèque de Vaise (bibliothèque municipale de Lyon) par Roland Bouilly. Elle est mise en scène pour la première fois en France le 5 janvier 2016 à la Manufacture des Abbesses / Paris par Renaud Prévautel.*

*Elle est également créée au Théâtre de L'Iris / Lyon-Villeurbanne le 9 mars 2016 dans une mise en scène de Philippe Clément ; au Théâtre Prospero / Montréal le 21 novembre 2017 par Florent Siaud ; au Théâtre de la Tempête / Paris, le 14 septembre 2018 par Clément Poiré.*

*Première édition*

© 2014, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
ISBN 978-2-84681-438-6

Vais m'enivrer jusqu'à mon dernier jour  
Afin que ma tombe empeste le vin.  
Tant d'effluves s'en échapperont  
Que les passants en seront tout enivrés !

Au diable jeûne et prière, mosquée et son Mollah !  
Offrons à Allah une coupe pleine de gloire.  
Notre chair dans ses infinies mutations  
Se changera tantôt en cruche, tantôt en coupe.

Tout ce que tu vois n'est qu'illusion  
Que forme, l'essence nul ne la perçoit.  
Ne tente pas d'en percer le sens,  
Assieds-toi tranquille et bois ton coup !

Quatrains extraits de *Rubāiyat* de Omar Khayyam, mathématicien,  
astronome, philosophe et poète persan, né au XI<sup>e</sup> siècle.

## PERSONNAGES

MARTA, *belle jeune fille, 21 ans.*

MARK, *directeur d'un festival international de cinéma, 46 ans.*

LAOURA, *modèle, 30 ans.*

MAGDA, *copine de Laoura, 30 ans.*

LAWRENCE, *mari de Magda, 35 ans.*

GUSTAV, *banquier, 53 ans.*

LORA, *femme de Gustav, 40 ans.*

KARL, *banquier, 50 ans.*

LINDA, *femme de Karl, 47 ans.*

RUDOLF, *manager en relations publiques, 30 ans.*

MAX, *manager en opérations bancaires, 32 ans.*

MATHIAS, *manager d'une agence publicitaire, 35 ans.*

GABRIEL, *directeur adjoint d'une entreprise de BTP, 31 ans.*

ROSA, *prostituée, 22 ans.*

## ACTE I

### Scène 1

*Nuit, rue. Dans la rue, devant les portes d'un restaurant fermé depuis des heures, une jeune fille se tient debout, c'est Marta. Marta est ivre. Elle porte une courte robe d'été, et tient dans une main un petit sac de femme. Marta est très copieusement ivre. Elle peine à tenir debout, elle tangué d'un côté à l'autre. L'ivresse balance son frêle corps tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant, tantôt en arrière, elle ressemble à une feuille de papier journal baguenaudée par le vent le long de la rue. Finalement, Marta fait quelques pas sur le côté, perd l'équilibre et chute dans une flaque de boue. Après sa chute Marta émet quelques sons indistincts, dans lesquels on peine à saisir quelque chose du genre : « Sert à quoi tout ça ? » Marta est allongée dans la flaque de boue. Elle tente de se relever. Fait des efforts et parvient à se mettre à quatre pattes. Des coulées d'eau boueuse ruissellent sur son visage. Tous ses vêtements sont boueux. Ses jambes nues sont boueuses. Marta tente de se mettre debout, elle se met debout. Marta cherche de la main son petit sac, en tâtonnant sa hanche droite. Puis la gauche. Pas de petit sac. Marta regarde en bas. Son petit sac est par terre, dans la flaque. Marta se penche pour ramasser son petit sac, perd l'équilibre et chute de nouveau dans la flaque. En chutant elle se fait mal, et crie de nouveau quelque chose de confus du genre : « Qui fait ça, sert à quoi ? » Entre Mark. Il est copieusement ivre et peine à mettre un*

*pied devant l'autre. Mark aperçoit Marta allongée dans la boue, il veut s'approcher d'elle, mais il n'y parvient pas immédiatement parce qu'il tangue d'un côté à l'autre. Il fait quelques pas en avant, puis quelques pas en arrière, puis de nouveau en avant. Il semble que Mark exécute une sorte d'étrange danse comique. Finalement, Mark parvient à s'approcher de Marta. Il se tient debout près d'elle et regarde comment Marta tente de se relever. Marta tente de se relever, elle se dresse sur les genoux, puis, en appuyant les mains sur le sol, elle tente de soulever les fesses et de déplier les jambes. Mark observe l'activité de Marta, toutefois son corps penche trop en arrière, et Mark, agitant les bras, s'envole de quelques pas en arrière, il parvient cependant à rester debout sur ses pieds. Mark se maintient en équilibre et de nouveau s'approche de Marta. Marta n'a pas pu se remettre sur ses pieds, elle a décidé de se reposer un peu. Elle a décidé de rester un peu assise. Rester un peu assise dans cette même flaque dont elle essaie de s'extraire. Marta s'est assise sur ses fesses et a étendu ses jambes nues. Elle est assise en plein milieu de la flaque. Mark regarde Marta. À l'intérieur de lui se déroule une sorte de processus mental. Mark, en vacillant d'un côté à l'autre demeure près de Marta qui est assise dans la flaque. Mark veut s'approcher plus près d'elle, mais il n'y parvient pas immédiatement. Finalement, Mark s'approche de Marta et lui tend la main.*

MARK. – Teupeupreudreu\*.

*Marta regarde Mark sans comprendre ce qu'il lui veut. Mark agite la main devant le visage de Marta.*

MARK. – Veuteudai\*\*.

---

\* « Tu peux prendre. »

\*\* « Veux t'aider. »

*Marta regarde Mark et lui tend la main. Mark prend la main de Marta et l'attire vers lui. Marta tente de se relever. Mark tangué copieusement, mais il ne lâche pas la main de Marta. Finalement, Marta parvient à se dresser sur un genou, ensuite, sur l'autre. Quelque temps plus tard, elle parvient à se dresser sur un pied. Mark tire de toutes ses forces Marta par la main, Marta saute sur ses deux pieds, perd l'équilibre et chute sur Mark, Mark perd aussi l'équilibre et n'a pas assez de force pour retenir Marta, il tombe avec elle dans cette même flaque. En tombant tous les deux poussent un cri. De la bouche de Mark sort : « Avons pas pu ?! », de celle de Marta : « Ça faut pas ! » Mark et Marta restent quelque temps allongés dans la flaque. Mark tente de se relever le premier. Après quelques tentatives ratées, il parvient, finalement, à se dresser sur les genoux. Pendant ce temps Marta est allongée dans la flaque sans bouger. Mark à genoux tente de se lever, mais n'y parvient pas, il perd tout le temps l'équilibre et de nouveau rechute sur les genoux. Après une troisième tentative ratée, Mark décide de ramper un peu sur le côté, en se déplaçant à quatre pattes comme un chien, Mark sort en rampant de la flaque et s'assoit sur les fesses, près de la flaque. Il est entièrement couvert de boue. Mark regarde Marta qui est allongée dans la flaque.*

MARK. – Hein, t... T'es... Hein...

*La voix de Mark provoque quelques mouvements dans le corps de Marta. Marta lève la tête. Elle regarde autour d'elle. Des coulées de boue ruissellent sur son visage. Marta se dresse à quatre pattes et rampe en direction de Mark. Marta s'approche de Mark en rampant et s'assoit près de lui. Mark regarde Marta avec approbation et hoche la tête.*

MARK. – Eh ben, voilà.

*Marta s'essuie le visage avec les mains, il semble qu'elle ait un peu retrouvé ses esprits. Mark regarde longtemps Marta comme s'il essayait de comprendre pourquoi elle s'essuie le visage avec les mains. Mark regarde Marta et puis commence à parler. Sa langue fait des nœuds. Mark articule chaque mot avec une grande difficulté.*

MARK. – Le sens réside dans le fait de voir. Et voilà tout. Le sens réside dans le fait de voir. Et c'est tout.

*Marta relève la tête et regarde Mark. Visiblement elle tente de se faire une idée de ce qui se passe. Mark regarde également Marta.*

MARK. – Quant à qui voit quoi, ça c'est une autre question ?!

*Marta regarde fixement Mark, en tentant visiblement de comprendre qui est celui qui se tient devant elle.*

MARTA. – Et c'est qui qui me le demande ?

MARK. – C'est moi, Mark.

MARTA. – Et c'est qui toi ?

MARK. – Je suis Mark.

MARTA. – Tu es Mark ?

MARK. – Je suis Mark.

MARTA. – Je ne sais rien, rien.

MARK. – Il faut voir les objectifs et les tâches que nous posons devant nous, et voilà tout.

MARTA. – J'ai oublié, tu t'appelles ?

MARK. – Mark.

MARTA. – Sert à quoi d'attendre assis ici, Mark ?

MARK. – Ça sert à trouver le diamant royal, belle Gülbahar.

MARTA. – M'appelle Marta, et pas Gulbraham.

MARK. – C'est une phrase tirée d'un film.

MARTA. – Et qui sert à quoi ?

MARK. – D'un film iranien qui s'appelle, euh je ne me souviens plus comment là...

MARTA. – Sert à quoi ?

MARK. – C'est que je viens de le voir et là maintenant c'est à toi que je le donne, Maïa.

MARTA. – Je m'appelle Marta.

MARK. – Et moi Mark Gardenitz directeur d'un festival de cinéma.

MARTA. – Sauf que t'es ivre jusqu'au cul.

MARK. – Et toi t'es quoi, Gülbahar ?

MARTA. – Pour l'instant je sais pas encore ce que je suis. Je suis à la recherche de moi-même et j'ai envie de gerber.

MARK. – Gerbe, mais pas sur mon costume parce que je suis directeur d'un festival de cinéma, et personne n'a le droit me gerber dessus. À propos, je m'appelle Mark, j'ai été invité dans le coin.

MARTA. – Toi invité, Mark ?

MARK. – Oui, j'étais invité pas loin. Chez des copains qui m'ont fait boire à mort.

MARTA. – Tu vas donc mourir maintenant, Mark ?

MARK. – La mort n'est pas, belle, Gülbahar. Le Très-Haut nous accueille à notre mort, et voilà tout.

MARTA. – Aïe, aïe, aïe ! Tout ça c'est du vrai délire, que tu dis là ! C'est de la vraie chiasse, que tu dis là. C'est simplement de l'excrément que tu dis là.

MARK. – La mort n'est pas, et voilà tout.

MARTA. – C'est vraiment de l'excrément, que tu dis. C'est simplement de la pure merde, que tu dis là.

MARK. – La mort n'est pas, belle Gülbahar.

MARTA. – Arrête.

MARK. – La mort n'est pas, belle Gülbahar.

MARTA. – Arrête, j'ai dit.

MARK. – La mort n'est pas, belle Gülbahar.

MARTA. – Stop, t'entends, j'ai dit déjà !

MARK. – La mort n'est pas, belle Gülbahar.

MARTA. – Ferme-la, t'entends, je t'ai déjà dit, ferme-la.

MARK. – La mort n'est...

*Marta commence avec les mains à frapper le visage de Mark et à crier.*

MARTA. – Ferme-la, ferme-la ! La bouche ! Ferme la bouche !

*Mark, en se protégeant des coups de Marta, continue de répéter.*

MARK. – La mort n'est pas. N'est pas. La mort n'est pas.

MARTA. – Ferme-la ! Je t'en prie ferme-la ! Tais-toi ! Arrête de, répéter ces excréments ! J'ai mal au cœur !

MARK. – La mort n'est pas, belle Gülbahar.

MARTA. – Je vais gerber à cause de toute cette merde. Ferme-la, ferme-la !

MARK. – La mort n'est pas, belle Gülbahar.

*Marta se jette de tout son corps sur Mark, elle tente de lui fermer la bouche avec les mains.*

MARK. – La mort n'est pas, bel...

MARTA. – Pute, ferme-la...

MARK. – N'est pas, belle...

MARTA. – Ferme-la, ferme-la...

MARK. – La mort...

MARTA. – Pute, t'es une pute, ferme-la...

MARK. – La mort n'est pas, belle...

MARTA. – Tais-toi, pute, ferme-la !!

*Mark tourne la tête dans tous les sens et ne laisse pas Marta l'atteindre au visage. Marta tape sur le cou de Mark. Mark brandit sa main et frappe de toutes ses forces le visage de Marta. Marta vole sur le côté et chute sur le sol. Elle est allongée sur le sol sans bouger.*

MARK. – Tu devrais réfléchir comme il convient à tes actes avant de commencer à entreprendre ne serait-ce que quelque chose. Tu devrais regarder défiler tes pensées. À quoi tu penses ? Réfléchis à ce à quoi tu penses avant de commencer à parler. Je suis directeur d'un festival international de cinéma et je sais parfaitement ce qui se passe dans vos têtes. Dans vos têtes il y a de la peur et de l'incertitude pour la journée de demain. Que celui ici parmi vous qui n'a pas peur d'attraper ce putain de cancer fasse un pas en avant ! Que celui qui n'a pas peur d'attraper ce putain de cancer fasse un pas en avant ! Je vous demande : celui qui ici n'a pas peur d'attraper ce putain de cancer qu'il fasse un pas en avant ! Qui n'a pas peur d'attraper ce putain de cancer ?! Silence. Et voilà que maintenant s'installe un vrai silence. Et voilà que maintenant nous allons rester un petit moment ici tous ensemble à écouter un vrai silence. Et voilà.

*Mark arrête de parler. Il est assis et il écoute le silence. Marta est allongée par terre, elle commence à sangloter. Mark est assis et écoute les sanglots de Marta.*

*Noir.*

## Scène 2

*Appartement de Laoura. Vaste salon où l'on trouve deux canapés, trois fauteuils, deux tables basses pour cocktails et revues. Sur les murs, des photographies et des posters de films. Dans un des murs des étagères encastrées avec livres et DVD. Près de la fenêtre, un grand aquarium avec petits poissons rouges. Le plancher est couvert de grands tapis à poils longs. Sur les tables et le plancher, quantité de bouteilles vides de bière, de vin, de vodka, de whisky, etc. Partout, des assiettes avec des restes de nourriture, des taches de vin, des cendriers renversés. Dans la pièce, Laoura et Magda. Elles sont très ivres. On entend de la musique, Laoura et Magda enlacées se tiennent debout au centre de la pièce, elles font semblant de danser, mais en fait, elles tentent simplement de se maintenir en équilibre afin de ne pas chuter. Laoura et Magda se sont accrochées l'une à l'autre, mais elles vacillent d'un côté à l'autre. On a l'impression d'assister à un combat entre deux lutteurs. Elles réussissent à se maintenir en place pendant une seconde. Magda relève la tête et regarde Laoura.*

MAGDA. – Tu sais, je veux te demander, tu sais ? Je veux te demander, seulement c'est très important, tu le sais ? Réponds-moi, tu le sais ?

LAOURA. – Je ne sais pas.

MAGDA. – Ne sais pas.

LAOURA. – Je ne sais pas où est ce que tu dis, où est tout ça ?

MAGDA. – Ici.

LAOURA. – Ah ici ?!

MAGDA. – Oui, parce que c’est ici. Tout ça est ici ! Le silence et l’amour ! Et le comment tu es, et le comment je suis, et le vaisseau cosmique de mon cœur s’envole à jamais.

LAOURA. – C’est trop beau ! C’est trop beau !

MAGDA. – Qui voudra bien ouvrir la porte à une femme, quand elle se tient devant la porte ?!

LAOURA. – C’est trop beau ! C’est trop beau !

MAGDA. – Qu’on ouvre les portes, qu’on apporte de l’eau ! Que les larmes se transforment en pluie !!

LAOURA. – C’est balèze ! C’est très beau ! Vas-y encore !

MAGDA. – Seigneur mon cosmos, fais-moi grâce, à moi ton esclave.

LAOURA. – Balèze, balèze ! Seigneur cosmos, trop balèze !

MAGDA. – Seigneur abreuve-moi, et fais-moi perdre l’esprit. Seigneur emmène-moi là où je serai comme si j’étais seule. Seigneur, pardonne-moi. Seigneur, pardonne.

*Magda repousse Laoura et, en tanguant copieusement, fait quelques pas sur le côté.*

MAGDA. – Tu ne peux pas me pardonner, non ? Tu ne peux pas me pardonner, alors comme ça tu crois que tu ne peux pas me pardonner, non ?

LAOURA. – Oh, oh, oh, tu n’es coupable de rien.

MAGDA. – Coupable, tu peux me pardonner ? Je suis coupable, tu peux me pardonner ?

LAOURA. – Tu n’es coupable de rien, oh, oh, oh !

MAGDA. – Coupable, tu peux me pardonner ?

LAOURA. – Tu n’es coupable de rien.

MAGDA. – Oh, oh, oh, tu peux me pardonner ?!

LAOURA. – Tu n’es coupable de rien. Tu n’es pas coupable !

*Magda, tenant à peine sur ses jambes, marche vers Laoura.*

MAGDA. – Pardonne-moi, je t’en prie, pardonne-moi. Première fois dans ma vie que je demande si fort à quelqu’un de me pardonner !

*Magda et Laoura se rejoignent au milieu de la pièce et s’enlacent.*

LAOURA. – Oh, oh, oh.

MAGDA. – Oh, oh, oh.

LAOURA. – Tu es splendide, tu es adorable, tu es un trésor, tu es de l’or, tu es un diamant.

MAGDA. – Seigneur, que je suis mauvaise !

LAOURA. – Tu es un diamant !

MAGDA. – Seigneur, je n’aime que toi, tu comprends, que toi, Seigneur.

LAOURA. – Moi aussi je n’aime que toi, Seigneur.

MAGDA. – Moi aussi je n’aime que toi, Seigneur.

LAOURA. – Moi aussi je n’aime que toi, Seigneur.

MAGDA. – Moi aussi je n’aime que toi, Seigneur.

LAOURA. – Que toi, Seigneur.

LAOURA. – Moi aussi je n’aime que toi, Seigneur.

MAGDA. – Moi aussi je n’aime que toi, Seigneur.

LAOURA. – Que toi, Seigneur.

MAGDA. – Que toi, Seigneur.

LAOURA. – Que toi, Seigneur.

MAGDA. – Que toi, Seigneur.

LAOURA. – Moi aussi je n’aime que toi, Seigneur.

MAGDA. – Que toi, Seigneur.

LAOURA. – Moi aussi je n’aime que toi, Seigneur.

*Magda et Laoura font quelques pas de côté, chacune perd son équilibre, elles volent dans un coin de la pièce, elles chutent sur la table en embarquant toutes les bouteilles et les assiettes avec de la nourriture. En chutant Magda et Laoura crient : « Aidez-nous, Seigneur, aidez-nous ! Aide-moi ! Aide-moi ! » En réponse à leurs cris Lawrence accourt dans la pièce. Lui aussi est très copieusement ivre. Lawrence porte un costume d’homme d’affaires, mais complètement mouillé, de l’eau en ruisselle. Visiblement, il était assis dans une baignoire pleine d’eau, tout habillé. En tanguant copieusement Lawrence accourt dans la pièce et s’arrête au milieu. L’eau coule de lui.*

LAWRENCE. – C’est qui qu’a cassé quoi ici ? Je vais tout réparer ici !

*Magda et Laoura sont allongées près de la table sur le plancher.*

LAOURA. – Lawrence, aide-nous, nous sommes en train de mourir.

LAWRENCE. – Je suis prêt à vous réparer. Donnez-moi vos mains, je suis prêt à vous remettre sur vos pieds.

MAGDA. – Je suis en train de mourir, Lawrence, j'ai très mal.

LAWRENCE. – Je vais te réparer, Magdalena.

LAOURA. – Moi Laoura, répare-moi aussi, Lawrence.

*Lawrence s'approche des femmes allongées sur le plancher, il se penche et leur tend les deux mains. Laoura et Magda lui prennent les mains. Lawrence les tire à lui. Magda et Laoura tentent de se remettre sur leurs pieds, Lawrence les tire par les mains de toutes ses forces, mais leurs mains glissent des mains mouillées de Lawrence et Lawrence vole en arrière, il chute sur le fauteuil, plane au-dessus du fauteuil et chute sur le plancher, alors que le fauteuil chute sur lui. Magda et Laoura chutent elles aussi sur le plancher. Le silence s'installe.*

LAWRENCE, *allongé sur le plancher.* – Quand tu aimes quelqu'un, tu finis toujours vautré sur le plancher parce que la terre se dérobe sous tes pieds.

LAOURA. – Que c'est beau.

MAGDA, *allongée sur le plancher.* – Lawrence, est-ce que tu m'aimes ?

LAWRENCE. – Mais t'es qui ?

MAGDA. – Je suis ta femme Magda.

LAWRENCE. – Je vais te trouver, ma femme Magda.

*Lawrence se relève lentement, fait quelques pas en direction de Magda allongée sur le plancher. Dans le même temps Laoura commence elle aussi à se relever, elle parvient à se dresser sur les genoux.*

MAGDA. – Lawrence ! Mon prince Lawrence ! Mon Dieu, Lawrence, je te rappelle qu'aujourd'hui je suis devenue ta femme, Lawrence, viens et emmène-moi chez toi. Il est temps pour nous de rejoindre la couche nuptiale, Lawrence. As-tu une couche nuptiale, Lawrence ?

*Lawrence se déplace lentement vers Magda, mais Laoura se dresse sur son chemin. Lawrence et Laoura se regardent.*

LAWRENCE. – Oui, j'ai une couche nuptiale, Magda.

MAGDA. – Tu l'as avec toi ?

LAWRENCE. – Oui, je l'ai toujours avec moi.

LAOURA. – Pour quelle raison m'as-tu quittée, Lawrence ?

LAWRENCE. – Écoute, Laoura, je te rappelle que nous en avons déjà parlé, pourquoi tu recommences ?

LAOURA. – Je veux savoir pour quelle raison tu m'as quittée, Lawrence.

LAWRENCE. – Je te rappelle que nous avons déjà parlé de ce sujet, pourquoi tu recommences ?

MAGDA, *allongée sur le plancher.* – De quoi avez-vous déjà parlé, hein, dites-le-moi, de quoi ?!

LAWRENCE. – Laoura me demande pourquoi je l’ai quittée, je lui réponds quoi, Magda ?

MAGDA. – Comment ça quoi ? Dis-lui que tu as compris que c’est moi que tu aimais. Est-ce que nous ne lui en avons pas déjà dit ?

LAWRENCE. – Mais voilà qu’elle le demande à nouveau !

MAGDA. – Mais alors dis-lui encore une fois, et rejoins-moi.

LAWRENCE. – Laoura, j’étais bien avec toi tout au long de ces trois années que nous avons passées ensemble, mais j’ai compris que j’aimais ton amie Magda et voilà qu’aujourd’hui nous nous sommes mariés. Et puis nous nous sommes soûlés à cette occasion. Il me semble que nous en avons déjà parlé ?

LAOURA. – Embrasse-moi, Lawrence.

LAWRENCE. – Je ne peux pas, je suis marié, ma femme est allongée là-bas sur le plancher.

LAOURA. – Embrasse-moi en guise d’adieu, Lawrence. Je t’ai laissé rejoindre ma meilleure amie, et je te demande juste un dernier baiser en guise d’adieu.

LAWRENCE. – Eh bien, je vais demander à Magda.

LAOURA. – Eh bien, demande-lui plus vite, Lawrence.

LAWRENCE. – Magda, est-ce que je pourrais embrasser...

MAGDA. – J’ai tout entendu, Lawrence. Ma réponse est : non !

LAOURA. – Eh bien dans ce cas, c'est moi qui vais t'embrasser en guise d'adieu, et personne ne pourra m'en empêcher.

*Laoura s'approche de Lawrence, elle se serre contre lui de tout son corps.*

LAOURA. – Pourquoi es-tu si mouillé, Lawrence ?

LAWRENCE. – Parce que j'étais en train de prendre un bain, Laoura.

LAOURA. – Il semble que tu as oublié de te déshabiller.

LAWRENCE. – Il semble que j'ai complètement tout oublié.

*Laoura embrasse Lawrence sur la bouche. Ils fusionnent en un long baiser passionné. Magda tente de se remettre sur ses pieds, elle y parvient à la deuxième tentative. Magda se tient debout secouée comme un balancier, elle regarde Laoura et Lawrence en train de s'embrasser. Ensuite elle s'approche lentement du canapé et s'assoit sur le canapé.*

MAGDA. – Pourquoi es-tu si mouillé, Lawrence ? Parce que j'ai marché sur l'eau et que je suis tombé dans cette eau. Tu m'as choisie pour quoi faire, Lawrence ? Parce que je t'aime, de tout mon être, ma chérie. Mais qu'est-ce que l'amour, Lawrence ? C'est un état dans lequel je n'ai pas peur de mourir, chérie. Donc ça veut dire que tu n'as pas peur de mourir, Lawrence ? Non, je n'ai pas peur de mourir, chérie. Donc ça veut dire que tu vas bientôt mourir, Lawrence ? Nous allons tous mourir bientôt, Magda. Donc ça veut dire que nous n'avons pas le choix ? Personne n'a le choix. Donc ça veut dire que dans cette vie tout est décidé d'avance ? Oui, Magda, tout dans cette vie est décidé d'avance. Donc ça veut dire que le fait que nous devons nous rencontrer et nous marier, tout cela

était décidé d'avance, c'est ça ? C'est ça ? Mais bien sûr, Magda, dans cette vie tout est décidé d'avance. Et donc ça veut dire que le fait que je t'ai piqué à ma meilleure amie, ça aussi était décidé d'avance, c'est ça ? Oui, oui, bien sûr, tout était décidé d'avance. Et le fait que nous avons décidé de nous soûler tous les trois ensemble, et le fait que nous sommes venus dans la maison de Laoura ? Et le fait que maintenant elle reste seule, parce que tu pars pour me rejoindre, tout ça était décidé d'avance ? Absolument juste. Dans ce monde toutes les choses et tous les événements sont décidés d'avance.

*Lawrence et Laoura arrêtent de s'embrasser. Lawrence s'éloigne de Laoura et va vers Magda. Laoura reste seule debout, elle est debout, tête penchée, elle vacille un peu. Lawrence s'assoit sur le canapé près de Magda.*

MAGDA. – Mais qui prend toutes ces décisions ? Qui décide de tout pour nous ?

LAWRENCE. – Le Seigneur Dieu, bien sûr, qui d'autre.

MAGDA. – Parce que tu crois en Dieu, Lawrence ?

LAWRENCE. – Je pense que oui, Magda.

MAGDA. – Mais pourquoi est-ce que tu es si mouillé, Lawrence ?

LAWRENCE. – J'ai marché sur l'eau et je suis tombé dedans.

*Lawrence enlace Magda, Laoura reste debout là où elle était, elle pleure.*

*Noir.*

### Scène 3

*Nuit. Salon dans la maison de Karl et Linda. L'ameublement témoigne du fait que c'est une maison de gens riches. Des canapés, une table, une étagère avec des boissons et des cigares, une étagère à livres. Deux couples sont assis à la table. Si l'on juge par leurs vêtements, ce sont des gens aisés. Gustav avec sa femme Lora et Karl avec sa femme Linda. Ils sont très copieusement ivres. Sur la table, une bouteille de martini à moitié vide, une bouteille de cognac coûteux à moitié vide, quelques verres destinés au martini, quelques verres à cognac, quelques verres avec de l'eau.*

GUSTAV. – ... et dans ce cas, sois gentil et juge le chat.

KARL. – Et pourquoi ça, je ne comprends pas ?

GUSTAV. – Parce que le chat est un criminel.

KARL. – Le chat est un criminel ?

GUSTAV. – Oui, le chat est un criminel.

KARL. – Et pourquoi, le chat est-il un criminel ?

GUSTAV. – Parce qu'il a tué ta mère, mon très cher.

KARL. – Quoi, quoi ?!

GUSTAV. – Eh oui, c'est comme ça.

KARL. – Je ne suis pas d'accord avec ça.

GUSTAV. – Je le déclare en toute responsabilité. En toute responsabilité je déclare : le chat a tué ta mère, Karl.

KARL. – Ce n'est pas comme ça, Gustav.

GUSTAV. – C'est comme ça, Karl, le chat a tué ta mère, c'est bien comme ça.

KARL. – Je ne suis pas d'accord avec ça.

GUSTAV. – Tu ferais mieux d'être d'accord avec ça, Karl.

KARL. – Hum ? Mais je ne peux pas être d'accord avec ça.

GUSTAV. – Pourquoi, Karl ?

KARL. – Parce que c'est une pure foutaise, ce que tu dis. Je ne comprends pas un seul mot de ce que tu me dis. Pourquoi le chat ? Et puis quel chat, Gustav ?

GUSTAV. – Comment ça « quel chat », mon cher ? Comment ça « quel chat » ? Le chat de ta mère, de quel autre chat pourrait-il s'agir ?

KARL. – Arrête, ma mère n'a jamais eu aucun chat.

GUSTAV. – Comment ça « jamais eu aucun chat » ?

KARL. – Eh bien comme ça, jamais eu aucun chat, c'est bien comme ça.

GUSTAV. – Qu'est-ce que tu me dis là, Karl ? Elle avait un chat.

KARL. – Elle n'avait pas de chat, Gustav.

GUSTAV. – Comment ça « jamais eu aucun chat » ? Elle avait un chat. Je l'avais vu moi-même là-bas. J'ai été chez ta mère il y a un an et demi et j'ai vu là-bas un chat. Là-bas il y avait un chat.

KARL. – Eh bien, admettons, elle avait un chat...

GUSTAV. – Elle avait un chat.

KARL. – Eh bien, bon, bon, elle avait un chat, et alors, qu'est-ce que ça fait ?

GUSTAV. – Ça !

KARL. – Quoi ?

GUSTAV. – Ça !

KARL. – Quoi « ça » ?!

GUSTAV. – Ça, ça. Ça quoi. Qu'il y avait un chat. Et qu'il a tué ta mère.

KARL. – Mais comment un chat pourrait-il tuer une personne, expliquez-moi ?

GUSTAV. – C'est ta question ?

KARL. – Oui, c'est ma question.

LORA. – Et la mienne.

GUSTAV. – Alors, voilà une réponse pour vous deux : asthme allergique.

LINDA. – Bravo, Gustav. Bravo !

*Linda applaudit.*

KARL. – Quelle foutaise ! Qu'est-ce que tu dis là, quel asthme, mon cher ?

GUSTAV. – Ta mère est morte d’asthme allergique. Elle s’est étouffée parce qu’elle souffrait d’allergie. À quoi ?

LINDA. – Au chat.

GUSTAV. – Voilà, ta femme le confirme. Le chat a tué ta mère, le chat est un criminel.

KARL. – Quelle foutaise, je ne veux pas écouter ça, quelle foutaise !

LINDA. – Sois d’accord, mon cher, admetts que Gustav a raison.

KARL. – Pour rien au monde !

LINDA. – Mais pourquoi, mon cher ?

KARL. – Pourquoi ? Pourquoi ? Eh bien, parce qu’il n’a pas d’argument, voilà pourquoi.

GUSTAV. – Qui n’a pas d’argument, c’est moi qui n’ai pas d’argument ?!

KARL. – C’est lui qui n’a pas d’argument.

GUSTAV. – C’est moi qui n’ai pas d’argument ?

KARL. – C’est lui qui n’a pas d’argument.

GUSTAV. – Bien, alors dis-moi, vieil ami, de quoi ta mère est morte, hein ?!

KARL. – Ma mère n’est pas morte, elle est vivante.

GUSTAV. – Quoi, quoi ?!

KARL. – Je viens de te dire, quoi. Ma mère n'est pas morte, elle est vivante.

GUSTAV. – C'est quoi ce que tu nous dis là ?

KARL. – Ce que tu entends. Ma mère n'est pas morte, elle est vivante.

GUSTAV. – C'est quoi ce que tu dis, Karl, ressaisis-toi.

KARL. – C'est à toi de te ressaisir ! C'est à toi de te ressaisir, enterrer ma mère vivante, c'est à toi de te ressaisir ! Ma mère est vivante !

LINDA. – Karl !

KARL. – Quoi, « Karl » ?

LINDA. – Arrête, Karl.

KARL. – Ma mère est vivante, et celui-là, il veut l'enterrer vivante, veut la tuer avec de l'asthme allergique et avec je ne sais quel chat pelé. Ma mère est vivante ! Je lui ai parlé au téléphone il y a quelques minutes.

LINDA. – Arrête, Karl !

KARL. – Il y a quelques minutes je lui ai parlé au téléphone.

LINDA. – Il est interdit de parler comme ça, Karl.

KARL. – Il est interdit de parler comme ça ?! Il est interdit de parler comme ça ? Je serais curieux d'apprendre pourquoi ?

LINDA. – Tu sais parfaitement, pourquoi, mon chéri.

KARL. – Je te répète encore une fois, ma mère est vivante, et toi tu la fermes, c'est compris ?!

GUSTAV. – Écoute, Karl, vieil ami...

KARL. – Et toi aussi tu la fermes, c'est compris ?! La ferme, t'as compris ? Ne dis plus un mot au sujet de ma mère, t'as compris ? Tu m'as compris ? Tu m'as compris ?! Tu m'as compris ?!

*Soudain Karl, attrape brusquement le bord de la table et renverse la table, tout ce qu'il y avait sur la table vole sur le plancher. Le contenu des verres et des bouteilles se renverse sur les robes et les costumes de tout le monde. Les femmes surprises poussent des cris. Après avoir jeté tout ce qui se trouvait sur la table, Karl, en tanguant copieusement s'éloigne sur le côté. Tout le monde se lève et tanguant aussi copieusement, quitte la table.*

LINDA. – Pour quelle raison tu as fait ça, Karl ?

KARL. – Ma mère est vivante.

LINDA. – Écoute, mon cher, Gustav et Lora sont nos amis, pourquoi veux-tu les froisser, il ne faut pas, Karl ?

KARL. – Ma mère est vivante.

GUSTAV. – Écoute, vieil ami, parlons comme deux bons potes.

KARL. – Nous devons répondre de chacun des mots qui sortent de notre bouche.

GUSTAV. – Ça va de soi, vieil ami...

KARL. – Pour chaque mot qui sort de notre bouche. Le Seigneur nous demandera des comptes pour chaque mot sorti de notre bouche.

GUSTAV. – Écoute, Karl...

KARL. – Non, c'est à toi d'écouter, mon pote. Non, c'est à toi de m'écouter, mon pote. Le Seigneur nous demandera des comptes pour chaque mot qui s'est envolé de notre bouche. Pour chaque mot !

*Linda, Lora, Gustav et Karl se tiennent debout face à face, chacun d'eux tanguant copieusement. Il semble qu'ils dansent une danse ancienne.*

GUSTAV. – Permits-moi de t'expliquer quelque chose, mon pote.

KARL. – Le Seigneur te demandera des comptes pour chaque mot qui va maintenant s'envoler de ta bouche.

GUSTAV. – Ça va de soi.

LINDA. – Personne ne demandera des comptes à personne, Karl, arrête.

KARL. – Le Seigneur nous demandera des comptes pour chaque mot qui s'est envolé de notre bouche.

LINDA. – Personne ne demandera rien à personne, arrête de débiter toutes ces foutaises, Karl. Ne nous gâche pas la soirée, avec ton obstination stupide.

KARL. – Le Seigneur, te demandera des comptes pour tous tes mots, tous les mots qui se sont envolés de ta bouche.

GUSTAV. – Permits-moi de t'expliquer quelque chose, Karl.

KARL. – Ma mère est vivante.

LINDA. – Mon Dieu, Karl, cesse de répéter ça.

LORA. – On peut tous faire la même chose, Karl. Il n’y a là rien de difficile, on peut tous faire pareil. Je peux aussi commencer maintenant à répéter que mon père qui est mort il y a trois ans, est vivant. Ou bien que mon frère qui a été tué il y a un an, est lui aussi vivant.

KARL. – Tu peux répéter tout ce que tu veux, mais ma mère est vivante, voilà, ce que je veux dire, et personne ne me persuadera du contraire !

LORA. – Mon frère est lui aussi vivant, Karl.

KARL. – Et alors ?!

LORA. – Alors, il a été tué il y a un an, je ne sais quels Arabes l’ont poignardé juste devant l’entrée de son immeuble. Des Arabes sans ressources l’ont volé et tué. Et alors quoi, je dois désormais répéter sans fin qu’il est vivant ?

KARL. – Tu peux répéter tout ce que tu veux et tant que tu veux. Mais ma mère est vivante, voilà ce que j’ai à dire et c’est tout !

LORA. – Mon frère est lui aussi vivant, et alors quoi ?

KARL. – Et alors, ma mère est vivante, et voilà tout.

LORA. – Mon frère est lui aussi vivant, il est même plus vivant que tous les vivants, et alors quoi ?

KARL. – Et alors rien ! Ma mère est vivante, et voilà tout.

LORA. – Mon frère est vivant, et alors ?

KARL. – Et alors ? Ma mère est vivante, et alors ?!

LORA. – Mon frère est vivant, et alors ?

KARL. – Ma mère est vivante, et alors ?

LORA. – Mon frère est vivant, et alors ? Aïe, je suis sur le point de vomir, j'ai besoin d'aller aux toilettes. Linda, pourrais-tu m'accompagner, je n'y arriverai pas seule, aide-moi.

LINDA. – Mais, bien sûr, bien sûr. Viens, je vais t'aider, moi aussi j'ai envie de faire pipi, allons-y vite.

LORA. – J'ai envie de gerber.

LINDA. – Et moi aussi j'ai envie de gerber, alors allons-y vite.

*Linda prend Lora par la main et elles vont, en tanguant copieusement, dans une autre pièce. Karl crie dans leur dos.*

KARL. – Le Seigneur vous demandera des comptes pour chacun des mots qui s'envolera de votre bouche.

GUSTAV. – Je vais tout t'expliquer maintenant, mon pote. Je vais tout expliquer, et tu vas tout comprendre. Le fond de l'affaire c'est que c'est toi-même qui es ce Seigneur, Karl, celui-là même dont tu parles. C'est toi-même qui es ce Seigneur, celui-là même Karl. Je veux que tu entendes ça, ce que je suis en train de te dire. C'est toi-même qui es ce Seigneur, celui-là même Karl. Tu es le Seigneur, Karl. Tu me comprends, mon pote ?

*Karl regarde Gustav avec étonnement.*

KARL. – Il me semble que je te comprends, mon pote.

GUSTAV. – Là tu me, comprends, enfin mon pote ?

KARL. – Il me semble que là je te comprends enfin, mon pote.

GUSTAV. – Tu es toi-même le Seigneur, Karl, là tu me comprends enfin, mon cher ?

KARL. – Il me semble que là je te comprends, mon pote.

GUSTAV. – Tu es toi-même le Seigneur, voilà ce que tu as besoin de comprendre, vieil ami. Que ça, mon cher, tu es le Seigneur, ne comprends que ça et tout retrouvera à sa place.

KARL. – Il me semble que là je te comprends, mon pote.  
À genoux. Mets-toi à genoux devant moi, et baise ma main, Gustav.

*Gustav crie.*

GUSTAV. – Non ! Tu ne comprends pas, Karl. Tu ne comprends pas, tout jusqu'au bout, vieil ami. Parce que moi aussi je suis le Seigneur Dieu, mon pote. Oui, oui, oui. Parce que moi aussi je suis le Seigneur Dieu, mon pote ! Oui, oui, oui, tu comprends. Parce que moi aussi je suis le Seigneur Dieu, vieil ami, tu comprends ?

KARL. – Il me semble que là je, te comprends mon pote. Tu, es le Seigneur Dieu, vieil ami.

GUSTAV. – Je suis le Seigneur Dieu, mon pote. Et toi tu es le Seigneur Dieu, Karl. Tu comprends, là tu comprends, mon cher ?

KARL. – Il me semble que là, je te comprends, mon cher.

GUSTAV. – Alors laisse-moi t'enlacer, mon cher.

KARL. – Enlace-moi, mon pote.

*Gustav et Karl s'enlacent. Ils se tiennent debout, enlacés, en essayant de se maintenir en équilibre. Ils tanguent d'un côté à l'autre.*

GUSTAV. – Tu es le Seigneur et je suis le Seigneur, tu comprends, vieil ami ?

KARL. – Nous sommes deux Seigneurs Dieu sur cette terre.

GUSTAV. – Non, Karl, nous sommes un seul Seigneur sur cette terre. Pas deux, mais un seul.

KARL. – Pourtant nous sommes deux, Gustav ?

GUSTAV. – Nous sommes deux, mais le Seigneur est seul. Tu es le Seigneur Dieu et moi je suis le Seigneur Dieu, nous sommes deux, mais le Seigneur est seul, tu comprends ?

KARL. – Alors lequel de nous deux l'est ?

GUSTAV. – Je vais tout t'expliquer maintenant. Nous sommes le corps du Seigneur, tu comprends ? Toi et moi, nous sommes le corps du Seigneur. Tous les gens qui vivent sur cette planète, nous sommes tous le corps, du Seigneur, tu comprends ? Tu, comprends, Karl ?

KARL. – Pas tout à fait, mon pote.

GUSTAV. – Tu es le corps, du Seigneur, tu comprends ça ?

KARL. – Non.

GUSTAV. – Eh bien, qu'est-ce qu'il y a là d'incompréhensible, Karl, tout est très simple. Le Seigneur c'est l'infini, c'est ce qui n'a ni début, ni fin, mais il a aussi une forme,

il a aussi un corps. Et ce corps c'est nous. Moi, Linda, Lora, tous les autres gens, et bien sûr, toi Karl. Tu es le corps du Seigneur, Karl.

KARL. – Il ne faut pas, ne parle pas comme ça, je ne peux pas.

GUSTAV. – Tu ne peux pas quoi, Karl ?

KARL. – Je ne peux pas être le corps du Seigneur, je suis très mauvais.

GUSTAV. – N'invente pas, Karl, nous sommes tous le corps du Seigneur, les mauvais aussi bien que les bons.

KARL. – Sauf moi, Gustav.

GUSTAV. – Mais pourquoi ?

KARL. – Parce que je suis mauvais.

GUSTAV. – Nous représentons tous le corps du Seigneur, tu comprends, tous. En plus, tu n'es pas si mauvais que ça, vieil ami.

KARL. – Je suis mauvais.

GUSTAV. – Tu n'es pas mauvais, Karl.

KARL. – Je suis mauvais.

GUSTAV. – Tu n'es pas mauvais.

KARL. – Mauvais.

GUSTAV. – Pas mauvais.

KARL. – J’ai couché avec ta femme, Gustav.

GUSTAV. – Quoi ?

KARL. – Il y a quelques années de ça, j’ai couché avec ta femme, Gustav.

GUSTAV. – C’est quoi ce que tu dis, Karl ?

KARL. – C’est la vérité, mon pote, je l’ai fait. J’ai honte, très honte. Ça fait des années que je vis avec ça, et tout ce temps-là j’ai eu de la peine à te regarder dans les yeux. Ça fait longtemps que je voulais te le dire, mais je n’arrivais pas à me décider. Je suis mauvais, Gustav. Je suis mauvais, très mauvais. Je ne peux pas être le corps du Seigneur Dieu, parfois même il me semble que je ne suis pas digne d’être le corps d’un homme, ni même peut-être celui d’un animal. Je me trouve moi-même dégoûtant, je me trouve, moi-même absolument dégoûtant, Gustav. Voilà, l’affaire, voilà l’affaire, vieil ami.

*Pause. Entrent Lora et Linda. Lora s’approche de Gustav, Linda de Karl. Les deux dames prennent leurs maris par le bras.*

LORA. – Il me semble qu’il est temps qu’on rentre à la maison, chéri. Je me sens particulièrement fatiguée par la journée d’aujourd’hui.

LINDA. – Oui, oui, nous aussi, il me semble, nous avons besoin de dormir un peu.

GUSTAV. – Une minute, chères dames, je dois expliquer quelque chose à notre Karl, je veux qu’il comprenne quelque chose. Nous n’avons pas encore terminé notre conversation ici. Tu comprends, cher Karl, ça n’a pas tellement d’importance quelle personne tu es, Karl, mau-

vaïse ou bonne. Cela n'a aucune signification, parce que de toute façon tu es le Seigneur Dieu. Qui que tu sois, Karl, tu représentes de toute façon le corps du Seigneur, de toute façon. Tu comprends, Karl ? Qui que tu sois, tu es le corps du Seigneur, tu comprends ? Tu comprends, où je veux en venir, Karl ?

KARL. – Il me semble que je commence à te comprendre, Gustav.

GUSTAV. – Et ma femme Lora, quelle que soit la personne qu'elle est, et ta femme Linda, nous représentons tous le corps du Seigneur Dieu. Et toi, et elle, et Lora, et moi, nous sommes tous le corps du Seigneur, tu comprends, où je veux en venir, Karl ?

KARL. – Il me semble que je comprends où tu veux en venir, vieil ami.

LORA. – Je ne comprends pas où tu veux en venir. Qu'est-ce que c'est que cette philosophie étrange, qu'est-ce que c'est que ça, Gustav ?

GUSTAV. – Toi, tu es le Seigneur Dieu, Lora, tu es le corps du Seigneur Dieu, tu comprends ? Tu es le Seigneur Dieu, Lora. Et Linda, aussi le Seigneur Dieu, et moi le Seigneur Dieu, et même notre mauvais, très mauvais Karl, il est aussi le Seigneur Dieu. Nous sommes tous le Seigneur Dieu. Et même les Arabes qui ont tué et volé ton frère Lora, sont aussi le Seigneur Dieu, voilà ce que c'est comme philosophie, ma chère Lora.

LORA. – Je t'interdis d'appeler Dieu les assassins de mon frère, Gustav.

GUSTAV. – Nous sommes tous le Seigneur Dieu, Lora, et ceux qui nous tuent dans ce monde étrange, sont aussi, aussi, aussi...

LORA. – Très impressionnant tout ça, surtout à trois heures du matin, après une telle quantité de boisson ingurgitée aujourd’hui. Sur ce, je pense, qu’il est temps pour nous de mettre fin à cette soirée, mon cher. Rentrons à la maison, là-bas notre lit nous attend, allons, afin d’y allonger nos corps du Seigneur ivres et fatigués...

LINDA. – Joliment dit.

KARL. – Très.

GUSTAV. – Il nous semble qu’il est effectivement temps, nos très chers, Linda et Karl.

LORA. – Gustav a comme d’habitude laissé partir son chauffeur, alors nous allons devoir marcher un peu.

LINDA. – Le chauffeur, de Karl va vous emmener, n’est-ce pas, Karl ?

KARL. – Moi aussi j’ai laissé partir mon chauffeur, ma chérie, nous aussi alors nous allons devoir marcher un peu.

GUSTAV. – Personnellement j’en suis absolument ravi, parce qu’on ne pourra pas s’endormir dans un état aussi absolument terrible.

LORA. – Chéri, tu es splendide.

GUSTAV. – Toi aussi ma chérie.

LORA. – Karl, Linda vous êtes splendides.

GUSTAV. – Et aujourd’hui ça a été une soirée splendide. Laissez-moi vous serrer dans mes bras, en guise d’adieu.

*Gustav serre dans ses bras Karl et Linda. Lora embrasse l’un après l’autre Karl et Linda.*

GUSTAV. – Bonne nuit, Karl, bonne nuit, Linda. Tous mes vœux à vous, au revoir.

KARL. – Au revoir, Gustav. Au revoir, Lora.

LINDA. – Au revoir, Gustav. Salut, Lora.

LORA. – Bonne nuit, tchao, tchao.

*Gustav et Lora s'en vont. Karl d'une démarche fatiguée s'approche de la table et s'assoit sur le bord de la table. Linda s'assoit près de lui.*

LINDA. – Je n'en reviens pas, je ne me suis jamais de ma vie soûlée à ce point, comment c'est arrivé Karl ?

KARL. – Franchement, la dernière fois que je me suis soûlé à ce point c'était pour mon bal de fin d'études à l'université.

LINDA. – En plus ce qui est étrange c'est que nous nous soyons soûlés à ce point pour marquer le premier anniversaire de la mort de ta mère laquelle ne supportait pas du tout l'alcool. Comment ça a pu arriver ? Et pour finir, il a eu cette conversation idiote concernant le chat qui a tué ta mère, j'espère que tu n'es pas trop fâché contre Gustav, Karl ?

KARL. – Où tu veux en venir, Linda ?

LINDA. – À cette stupide version avancée par Gustav comme quoi le chat aurait tué ta mère.

KARL. – Personne n'a tué ma mère, Linda, elle est vivante.

LINDA. – Karl !

KARL. – Ma mère est vivante, Linda.

LINDA. – Mais qu'est-ce que tu dis là, Karl ?!

KARL. – Ma mère est vivante, voilà tout ce que je dis, ma chérie.

LINDA. – Oh Seigneur, Karl !

*Karl se lève et se dirige vers la sortie.*

LINDA. – Où vas-tu, Karl ?!

KARL. – J'ai besoin de marcher.

LINDA. – Attends, je viens avec toi, Karl.

*Karl sort de la maison, Linda le suit.*

*Noir.*

#### Scène 4

*Nuit. Cuisine d'un restaurant. Le restaurant est fermé depuis des heures, mais dans la cuisine au milieu de la vaisselle qui sèche, de casseroles, de grands et de petits couteaux et autres ustensiles de cuisine, une compagnie de cinq personnes s'est rassemblée. Quatre hommes, Max, Rudolf, Gabriel et Mathias. Et avec eux une petite jeune fille qui s'appelle Rosa. Tout le monde est très copieusement ivre.*

*Rosa est assise sur le plan de travail, une flûte de champagne à la main, debout près d'elle lui aussi une flûte de champagne à la main se tient Rudolf. Il tangué copieusement, c'est pourquoi il s'est accroché d'une main à une barre fine et brillante sur laquelle sont suspendues des casseroles propres.*

*Max et Gabriel sont assis sur une table proche de la table où sèche la vaisselle. Gabriel tient dans sa main droite une bouteille de champagne ouverte, il sert Max et lui-même. Le champagne déborde de leur flûte et se répand sur leurs costumes.*

*Mathias, en tanguant copieusement, s'approche d'un grand frigidaire, en ouvre la porte et regarde longtemps ce qu'il y a à l'intérieur.*

ROSA. – Personne ne peut vouloir de moi plus que ce que je peux, c'est pourquoi il faut que vous fermiez votre gueule, monsieur le juge.

RUDOLF. – C'est, très rigolo, très rigolo, la manière que tu as de dire ça, qui c'est qu'a dit ça ?

ROSA. – Personne ne peut vouloir de moi plus que ce que je peux, c'est pourquoi il faut que vous fermiez votre gueule, monsieur le juge, ça a été dit par l'héroïne, de ce film dont je ne me souviens pas comment il s'appelle, que j'ai vu cet après-midi.

RUDOLF. – Vas-y répète, répète-moi ça encore, vas-y répète ça encore une fois.

ROSA. – Personne ne peut vouloir de moi plus que ce que je peux, c'est pourquoi il faut que vous fermiez votre gueule, monsieur le juge.

RUDOLF. – C'est très rigolo, Max, t'entends ce qu'elle dit, c'est très rigolo ?! Vas-y répète ça encore une fois pour Max, il se marie demain, alors qu'il puisse au moins rire une dernière fois aujourd'hui.

ROSA. – Personne ne peut vouloir de moi plus que ce que je peux, c'est pourquoi il faut que vous fermiez votre gueule, monsieur le juge.

RUDOLF. – C'est très rigolo, c'est très rigolo, ce qu'elle dit, t'entends, Max ? Tu peux rire pour ta dernière soirée de célibataire, demain tu n'auras plus l'occasion de rire. T'entends ça ?

MAX. – J'entends tout.

GABRIEL. – Moi aussi j'entends tout.

RUDOLF. – C'est vraiment très rigolo, pas vrai ? De quel film au juste, je veux le voir ?

ROSA. – Je l'ai vu cet après-midi dans un festival de cinéma, mais je me souviens pas comment s'appelle le film, un film iranien, me souviens pas comment il s'appelle, d'un réalisateur iranien, je ne me souviens pas son nom, et en fait j'arrive à me souvenir de rien d'autre de ce film, que cette phrase.

RUDOLF. – Vas-y, dis-le, dis-le encore une fois, qu'on en rigole encore une fois, vas-y...

ROSA. – Personne ne peut vouloir de moi plus que ce que je peux, c'est pourquoi il faut que vous fermiez votre gueule, monsieur le juge.

*Rudolf essaie de rire mais il n'y parvient pas, alors il commence à faire semblant de rire, mais ce qui en résulte est très faux et même effrayant.*

RUDOLF. – Oh Seigneur, que c'est rigolo ! Ha, ha, ha... Écoute, Max, c'est trop rigolo ! Ha, ha, ha.

*Mathias regarde à l'intérieur du frigidaire ouvert.*

MATHIAS. – Pourquoi, Max, est-ce que je ne vois aucune viande nulle part ici ?

MAX. – Parce que.

MATHIAS. – Parce que, quoi ?

MAX. – Parce que ça.

MATHIAS. – Quoi « ça » ? Je dis que je ne vois aucune viande nulle part là, nulle part ?

MAX. – Parce que, c'est un restaurant végétarien.

MATHIAS. – Oui ? Et qu'est-ce que ça veut dire ?

MAX. – Ça veut dire qu'ici il n'y a pas et il ne doit pas y avoir de viande. Parce qu'ici c'est un restaurant végétarien.

MATHIAS. – Et pourquoi, je serais curieux de le savoir, est-ce qu'il y a ici ce restaurant végétarien ?

MAX. – Parce que... Nous sommes dans le restaurant de mes parents.

MATHIAS. – Et ça explique tout ?

MAX. – Et ça explique tout.

MATHIAS. – Ça explique quoi ? Ça n'explique rien. Où est la viande, Max ?

MAX. – Ça explique que mes parents sont végétariens et qu'ils ont ouvert un restaurant végétarien... Dans un restaurant végétarien il ne doit pas y avoir de viande. Voilà ce que ça explique.

MATHIAS. – Et qui a besoin de ce genre de restaurant où il n'y a pas un seul morceau de viande ?

MAX. – En ont besoin ceux qui ne mangent pas de viande, les vé...gé...ta...riens ?

MATHIAS. – Et qui a besoin de ceux qui ne mangent pas de viande ?

GABRIEL. – Le Seigneur Dieu, Mathias. Le Seigneur Dieu a besoin de ceux qui ne mangent pas de viande. Dieu aime les végétariens, et les carnivores il les expédie en enfer.

ROSA. – C'est pas vrai.

GABRIEL. – C'est vrai.

ROSA. – Pas vrai.

RUDOLF. – Comment une prostituée comme toi peut-elle savoir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas ?

ROSA. – Peut-être que je suis une prostituée, mais je sais ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas.

RUDOLF. – Comment ?

ROSA. – Par la vie.

RUDOLF. – Par quelle vie ? Par la vie d'une prostituée ?

ROSA. – Je vais au cinéma.

RUDOLF. – Ah, tout s'éclaire alors !

*Mathias continue de se tenir devant le frigidaire ouvert et d'examiner son contenu.*

MAX. – Mais pour quelle raison avez-vous amené une prostituée avec vous ?

MATHIAS. – Pour la manger.

MAX. – Je vous ai pourtant dit qu’il ne fallait amener personne ici, parce que c’est le restaurant de mes parents, et surtout pas une prostituée !

RUDOLF. – C’est pourtant ta dernière soirée de célibataire, Max. C’est l’enterrement de ta vie de garçon, et comment enterrer une vie de garçon sans prostituée ?

MAX. – Je ne vous ai pas demandé d’amener une prostituée avec vous, surtout dans le restaurant de mes parents.

GABRIEL. – Arrête, Max, il y a partout de la place pour l’amour, surtout dans un restaurant végétarien.

MATHIAS. – J’ai envie de viande, je propose de manger cette prostituée, de la griller dans cette poêle.

*Mathias ferme le frigidaire et se dirige vers le mur sur lequel est suspendue une grande poêle. Mathias essaie de décrocher la poêle du mur.*

RUDOLF. – N’aie pas peur, je ne le laisserai pas te causer du tort, tu es sous ma protection.

ROSA. – Personne n’est en mesure de nous protéger de l’amour, ma belle Gülbahar.

RUDOLF. – Quoi, quoi ?

ROSA. – C’en est une autre phrase du film que j’ai vu cet après-midi. Ça vient de surgir comme ça dans ma tête.

MAX. – Pour quelle raison avez-vous amené une prostituée à cet endroit, c’est tout de même le restaurant de mes parents, qu’elle s’en aille !

GABRIEL. – Pour aimer, Max.

MATHIAS. – Pour manger.

*Mathias décroche la poêle du mur, mais elle se révèle plus lourde qu'il le pensait, sous le poids de la poêle Mathias recule de quelques pas et tombe sur le dos.*

MATHIAS. – Ah ! Va te... Ta mère... !

MAX. – T'es vivant, Mathias ?

MATHIAS, *allongé sur le plancher.* – Qu'il, soit maudit, ton restaurant végétarien !

MAX. – Tu n'as pas le droit, de parler comme ça de mes parents !

GABRIEL. – Il ne parle pas de tes parents, il parle du restaurant.

MAX. – C'est une seule et même chose.

*Mathias se relève, il tient la poêle à deux mains.*

MATHIAS. – Tous les végétariens sont des fascistes cachés. Un homme normal ne peut pas renoncer à la viande, il y a que des pervers pour faire ça.

*Max s'approche de Mathias.*

MAX. – Mes parents ne sont pas des pervers.

MATHIAS. – Et pourquoi ils ne mangent pas de viande alors ?

MAX. – Parce qu'ils sont végétariens.

MATHIAS. – C'est une seule et même chose.

MAX. – Aah, toi alors !

*Max lève la main et veut frapper le visage de Mathias, mais celui-ci arrive à se protéger à temps avec la poêle si bien que Max tape de toutes ses forces sur la poêle. Max pousse un cri de douleur, secoue sa main, se recroqueville et tombe sur le plancher. Gabriel crie et se jette sur Mathias.*

GABRIEL. – Aaaaaaah !!!

*Gabriel renverse Mathias, et tous les deux volent ensemble dans un coin éloigné de la cuisine, en renversant sur leur passage la table avec les casseroles et les ustensiles de table, tout tombe bruyamment sur le plancher. Gabriel et Mathias chutent sur une table où il y a des boîtes contenant de la nourriture, roulent sur la table, emportent sur le plancher tous les paquets et boîtes, et chutent eux-mêmes sur le plancher. En chutant ils poussent tous les deux un cri et ensuite se taisent.*

*Le silence règne, on entend seulement Max gémir dans le silence.*

RUDOLF. – Comment tu t'appelles, Rosa ?

ROSA. – Je m'appelle, Rosa.

RUDOLF. – Et quel est ton véritable nom, lorsque tu n'es pas une prostituée, comment tu t'appelles à ce moment-là ?

ROSA. – Je m'appelle toujours Rosa.

RUDOLF. – Et même lorsque tu n'es pas une prostituée, tu es toujours la même Rosa que maintenant ?

ROSA. – Je suis toujours Rosa.

RUDOLF. – C'est étrange.

ROSA. – Personne n'est en mesure de nous protéger de l'amour, ma belle Gülbahar.

*Max se relève du plancher, en tanguant, va vers la table sur laquelle se trouvent des bouteilles d'eau et d'alcool. Max saisit une bouteille d'eau d'un litre et demi et boit longuement, boit la moitié de la bouteille. Gabriel et Mathias, retrouvent également leurs esprits, ils s'aident l'un et l'autre à se remettre sur pied. Une fois debout, ils vont lentement, en tanguant copieusement, vers la table près de laquelle se tient Max. Ils s'approchent de Max, Max tend la bouteille d'eau à Mathias, Mathias boit. Après avoir bu tout ce qu'il y avait dedans, Mathias jette la bouteille quelque part sur le côté et s'approche de Max. Ils s'enlacent. Gabriel boit l'eau d'une autre bouteille.*

RUDOLF. – Combien tu coûtes, Rosa ?

ROSA. – Vous le savez déjà combien je coûte, cinquante euros par personne par heure. À propos, ça fait déjà trois heures que nous sommes ici, et bientôt il va être temps pour moi de rentrer.

RUDOLF. – Mais pourquoi tu t'évalues si peu cher, Rosa ?

ROSA. – Si vous voulez me payer plus, je vous en prie, je ne suis pas contre.

RUDOLF. – Mais pourquoi tu t'évalues si peu cher, Rosa ? Si peu cher ? Pourquoi ?!

ROSA. – Personne n'est en mesure de nous protéger de l'amour, ma belle Gülbahar.

RUDOLF. – Ma question est, pourquoi tu t'évalues si peu cher, Rosa ?

ROSA. – Personne ne peut vouloir de moi plus que ce que je peux, c'est pourquoi il faut que vous fermiez votre gueule, monsieur le juge.

RUDOLF. – Demain j'irai sûrement voir ce film avant que le festival de cinéma ne se termine. Tu irais au cinéma, Gabriel ?

GABRIEL. – Je suis déjà au cinéma.

*Max et Mathias s'éloignent l'un de l'autre. Max s'assoit sur la table, Mathias se tient près de lui. Gabriel s'approche de Rosa et de Rudolf.*

GABRIEL. – L'amour pour les spiritueux c'est le même amour que l'amour d'une mère pour son fils. Le même que l'amour d'un moine pour le Seigneur. C'est toujours ce même amour. Aimer les petits pains aux grains de pavot c'est la même chose que d'aimer son prochain. L'amour pour le sucré c'est cette même chose que l'amour pour Dieu. Aimer la viande grillée et aimer Jésus, c'est une seule et même chose, l'essentiel c'est d'aimer !

ROSA. – Je pense aussi ça, tout exactement comme vous.

GABRIEL. – Ce n'est pas moi qui pense ça, mais mon frère. Mon frère est prêtre, et j'écoute en permanence tous ses récits à propos du fait que nous sommes amour. Tu es amour, il est amour, eux là Max et Mathias, eux aussi sont amour. Mon frère dit ça, il est prêtre catholique, il dit ça.

ROSA. – Je crois en Dieu.

GABRIEL. – Dieu est amour, un éléphant est amour, un gâteau est amour, un rat est amour, Ben Laden est amour, une prostituée est amour. Tout est amour. Mon frère dit ça.

RUDOLF. – Mais, qu'est-ce que tu as à débiter ce genre de foutaises, Gabriel, ton frère ne peut pas dire ça, aucun prêtre ne parlerait comme ça, qu'est-ce que c'est que ces foutaises. Je connais les prêtres, ils ne diront jamais rien de pareil, que « un éléphant est amour ». Pas un seul prêtre ne parlerait comme ça.

GABRIEL. – Mon frère dit ça.

RUDOLF. – C'est étrange. Il me semble que là tu inventes exprès, pour faire ton intéressant ici devant nous. Je ne pense pas que ton frère dise de telles foutaises.

GABRIEL. – Et si nous lui téléphonions maintenant pour lui demander ?

RUDOLF. – Mais, arrête, nous n'allons téléphoner à personne, on est au milieu de la nuit.

GABRIEL. – Mon frère prêtre catholique, dit que tout est amour, absolument tout. Les casseroles sont amour, les couteaux, les pigeons, le caca, le whisky, la gerbe, Jésus, les anges, le chewing-gum, l'argent, une prostituée ivre, les chaussettes sales et puantes, tout est amour. Mon frère prêtre catholique dit ça.

MATHIAS. – Et il ne ferait pas par hasard partie de ceux qui détournent les jeunes garçons et dont on parle dans les journaux ?

GABRIEL. – Tu penses, que je vais te laisser insulter mon frère ou quoi ?

*D'un air menaçant Gabriel charge Mathias, Max s'interpose.*

MAX. – Tout doux, tout doux. Gabriel n'a aucun frère, il plaisante.

MATHIAS. – Je sais qu’il n’a aucun frère, moi aussi je plaisante.

*Mathias et Gabriel vont chacun de son côté.*

GABRIEL. – Mon frère dit que nous devons parvenir à entendre le chuchotement du Seigneur dans notre cœur. Chacun de nous doit parvenir à entendre le chuchotement du Seigneur dans son cœur. Mon frère dit...

MATHIAS. – Tu n’as aucun frère, ferme-la.

GABRIEL. – Tu dois parvenir à entendre le chuchotement du Seigneur dans ton cœur, voilà ce que mon frère m’a demandé de te transmettre.

MATHIAS. – Idiot !

ROSA. – Je sais de quoi il parle, il n’est pas idiot. J’entends le chuchotement du Seigneur dans mon cœur. Pas toujours, mais parfois il arrive que j’entende.

RUDOLF. – Mais tu es une prostituée, Rosa, tu ne peux pas parler comme ça.

ROSA. – Mais j’entends. Parole d’honneur parfois j’entends le chuchotement du Seigneur dans mon cœur.

RUDOLF. – Pourquoi les prostituées sont-elles toujours aussi religieuses ?

GABRIEL. – Mon frère prêtre catholique, dit que chacun a entendu au moins une fois dans sa vie le chuchotement du Seigneur dans son cœur, mais peu nombreux sont ceux qui osent l’avouer.

MATHIAS. – Tu n’as aucun frère, qu’est-ce que tu nous débites ?

GABRIEL. – Nous entendons tous le chuchotement du Seigneur dans notre cœur, simplement nous le cachons, nous le cachons même à nous-mêmes.

ROSA. – C'est, la vérité, c'est la vérité, ton frère a absolument raison.

MATHIAS. – Mais il n'a aucun frère, de quoi on parle ici ?!

MAX. – Du fait que ma fiancée aussi entend ce chuchotement, et mes parents, me répètent souvent qu'eux aussi entendent le chuchotement du Seigneur dans leurs cœurs.

MATHIAS. – Mais, bien sûr, puisqu'ils sont végétariens, ils peuvent entendre tout et n'importe quoi.

MAX. – Cependant ma fiancée et moi nous ne sommes pas végétariens, et nous l'entendons aussi, quand bien même nous mangeons de la viande.

MATHIAS. – Et vous entendez quoi au juste, Max ?

MAX. – Le chuchotement du Seigneur dans notre cœur.

GABRIEL. – Nous entendons tous le chuchotement du Seigneur dans notre cœur, seulement nous ne nous l'avouons pas même à nous-mêmes.

MAX. – Je viens de l'avouer là. Parfois j'entends le chuchotement du Seigneur dans mon cœur, quand bien même je ne crois pas en Dieu, et quand bien même je ne suis pas végétarien.

RUDOLF. – Eh bien, au point où on en est, moi aussi alors je ne crois pas en Dieu. Et surtout je ne crois pas à ce que disent les prêtres catholiques, sans vouloir vexer ton frère, Gabriel.

MATHIAS. – Il n'a pas de frère.

RUDOLF. – Je sais qu'il n'a pas de frère, mais là n'est pas le fond de l'affaire, mais dans le fait que quand bien même je ne crois pas en Dieu, moi aussi j'entends parfois le chuchotement du Seigneur dans mon cœur.

ROSA. – Oui, oui. Parfois ça arrive de manière tellement évidente. Ton frère a raison.

RUDOLF. – Oui, oui, ton frère a raison !

MATHIAS. – Vous avez décidé de vous moquer de moi ou quoi, il n'a pas le moindre frère, comment pourrait-il avoir raison ? Et plus globalement, qu'est-ce que c'est ce que vous dites ici ?!

MAX. – Écoute, Mathias. Nous sommes ici entre potes, et nous ferions mieux de nous parler sincèrement. Il nous arrive à nous tous au moins parfois, d'entendre le chuchotement du Seigneur dans notre cœur, et ce n'est pas la peine de faire semblant de ne pas comprendre où nous voulons en venir. Avoue que toi aussi tu l'entends !

MATHIAS. – Je suis un adulte.

GABRIEL. – C'est là toute l'affaire, mon vieux. Mon frère prêtre catholique, dit que le premier signe du passage à l'âge adulte, c'est le fait que la personne commence à entendre le chuchotement du Seigneur dans son cœur. Les enfants ne l'entendent pas. Ils ne sont pas encore en mesure d'être à l'écoute, parce qu'ils sont déjà assez heureux sans ça. Quant à nous nous n'arrivons plus à trouver notre bonheur dans le monde qui nous entoure, c'est pourquoi avec chaque année qui passe, nous fermons de plus en plus souvent nos yeux et essayons de nous mettre à l'écoute, à l'écoute ce qui se passe là-bas à l'intérieur de nous, et

alors à ce moment-là nous entendons le chuchotement du Seigneur dans notre cœur.

ROSA. – Le plus souvent j’entends le chuchotement du Seigneur dans mon cœur, le matin, quand je rentre du travail.

RUDOLF. – Tu as un autre travail en plus ?

ROSA. – Non. Que ce travail-là. Et ça me fatigue tellement que je rentre à la maison presque sans force, et que je chute sur mon lit. Et alors à ce moment-là j’entends le chuchotement du Seigneur dans mon cœur.

MAX. – Gabriel, ton frère, cet homme courageux, il appelle les choses par leur nom, Gabriel, il parle de tout ce dont nous avons peur de parler à voix haute. Nous entendons tous le chuchotement du Seigneur dans notre cœur, mais nous avons honte de l’avouer. Je suis persuadé que Mathias, l’entend aussi. Allez, Mathias, vas-y, fais-le, dis que j’ai raison.

MATHIAS. – Tout ça est tellement stupide.

GABRIEL. – N’aie pas peur, nous ne le dirons à personne.

RUDOLF. – Personne à ton travail ne saura que tu entends le chuchotement du Seigneur dans ton cœur, quand bien même tous l’entendent aussi.

MATHIAS. – C’est tout simplement que vous vous êtes soûlés, et que vous avez perdu la tête.

MAX. – Nous nous sommes soûlés, et nous nous sommes avoué ce que nous ne pouvons pas nous avouer l’esprit sobre.

MATHIAS. – Quoi qu’il en soit, prenez en note, demain je démentirai tout.

RUDOLF. – Et, nous aussi.

GABRIEL. – Moi, je ne le ferai pas. Je ne trahirai pas les convictions de mon propre frère.

MATHIAS. – Tu n’as pas de frère.

GABRIEL. – Et alors quoi ?!

MAX. – Vas-y, Mathias, fais-le, avoue que toi aussi tu entends le chuchotement du Seigneur dans ton cœur.

MATHIAS. – C’est tout simplement que vous êtes des salauds.

MAX. – Des salauds oui, mais nous entendons le chuchotement du Seigneur dans nos cœurs, et toi aussi tu l’entends, mais tu as peur de l’avouer, tu as peur de devenir toi-même, ne serait-ce qu’un seul instant.

GABRIEL. – Vas-y, Mathias.

RUDOLF. – Fais pas ta gonzesse et ta couille molle.

MATHIAS. – Quoi, quoi ?!

RUDOLF. – Sois un vrai mec, avoue que tu entends la voix du Seigneur dans ton cœur.

*Mathias regarde tout le monde et réfléchit intensément.*

MATHIAS. – Bon d’accord.

MAX. – D’accord quoi ? Tu n’as qu’à le dire à voix haute.

MATHIAS. – Dire quoi ?

MAX. – Joue pas au con, Mathias. Dis à voix haute que tu entends le chuchotement du Seigneur dans ton cœur.

MATHIAS. – J’entends le chuchotement du Seigneur dans mon cœur. Quel cauchemar, ça fait longtemps que je ne me suis pas soûlé comme aujourd’hui.

GABRIEL. – Eh bien, tu vois, finalement c’était pas bien compliqué.

MAX. – Je suis un putain de manager en opérations bancaires, j’entends le chuchotement du Seigneur dans mon cœur, ta mère. Et ce n’est pas une blague, ta mère. Demain, je me marie et ça ce n’est pas du tout une blague c’est sûr et sans ce chuchotement du Seigneur dans mon cœur il y a longtemps que je me serais barré loin de ce monde.

MATHIAS. – Eh bien ouais, ouais je l’entends aussi, quand bien même j’en ai rien à foutre, de toutes vos conversations sur Dieu. J’en ai rien à foutre de votre Dieu. Mais j’entends son chuchotement, vos mères, j’entends son chuchotement, vos mères. J’entends le chuchotement du Seigneur dans mon cœur, vos mères. Il chuchote, chuchote, chuchote à l’intérieur de moi, ce Seigneur.

RUDOLF. – J’entends le chuchotement du Seigneur, le matin, quelques minutes avant que ce putain de réveil ne se mette à sonner. Je me réveille toujours quelques minutes avant cette sonnerie effrayante, je reste allongé et je pense, je dois de nouveau aller à ce putain de bureau, je dois de nouveau appeler sur mon putain de téléphone toute la journée, je dois de nouveau voir tous ces putains de visages, et alors à ce moment-là je commence à entendre le chuchotement du Seigneur dans mon cœur.

GABRIEL. – Mon frère prêtre catholique dit que le Seigneur n’arrête jamais de nous chuchoter, jamais. Il ne s’inter-

rompt même pas une seconde. Et je sais que c'est parce qu'il y a des jours où rien n'est en mesure de m'aider à retrouver le sens de ma vie. Rien n'est en mesure de m'aider à retrouver le sens de ma vie. Rien n'est en mesure de m'aider à retrouver le sens de ma vie et seul le chuchotement du Seigneur...

MATHIAS. – Seul le chuchotement du Seigneur, ta mère.

GABRIEL. – Seul le chuchotement du Seigneur ! Le chuchotement du Seigneur qui ressemble à des pleurs.

ROSA. – Oui, oui, oui ! Parce que quand Il chuchote, il me semble aussi qu'Il pleure.

MAX. – Tout juste, tout juste. Il pleure.

RUDOLF. – Oui, exact. Le Seigneur pleure dans mon cœur c'est cela même Son chuchotement.

MATHIAS. – Oui, ce sont plutôt des pleurs, ce chuchotement du Seigneur dans mon cœur sont des pleurs.

GABRIEL. – Doucement ! Et voilà que vient le moment où nous pouvons écouter le chuchotement du Seigneur dans nos cœurs. Venez tous par ici. Ne dites rien, simplement approchez-vous.

*Tout le monde se rassemble au milieu de la cuisine et s'enlace.*

GABRIEL. – Mon frère prêtre catholique, dit qu'il est particulièrement profitable d'écouter le chuchotement du Seigneur, en collectif. Enlaçons-nous. Doucement ! Écoutons le chuchotement du Seigneur dans notre cœur commun.

*Tous se tiennent debout en silence, enlacés. Le silence s'installe. Personne n'émet aucun son. Quelque temps plus tard, on entend un reniflement, c'est Rosa qui pleure. Encore quelques secondes plus tard Rudolf commence à pleurer, après lui Max commence à pleurer, leurs pleurs sont rejoints par les pleurs de Gabriel et de Mathias. Tous se tiennent debout, enlacés au milieu de la cuisine, et pleurent. Nuit. Dans le silence on entend les reniflements de quatre hommes ivres et d'une femme ivre, c'est le chuchotement du Seigneur.*

*Noir.*

## ACTE II

### Scène 1

*Nuit, rue. Dans la rue, sur les marches devant les portes d'on ne sait quel restaurant fermé depuis des heures est assise Marta. Elle est toute couverte de boue séchée. Marta est assise, tête baissée, et marmonne quelque chose entre ses dents. Gustav et Lora entrent. Ils dépassent Marta et soudain, s'arrêtent. Gustav laisse Lora et fait quelques pas en direction de Marta.*

GUSTAV. – Jeune fille, avez-vous besoin d'une aide quelconque ?

*Marta relève lentement la tête et regarde Gustav, en essayant de comprendre ce qu'on lui veut.*

GUSTAV. – Jeune fille, vous m'entendez, tout va bien pour vous ?

MARTA. – Bonjour.

GUSTAV. – Bonjour. Je vous demande si vous allez bien ?

MARTA. – Bonjour. Vais vous confier un secret. Je vous aime.

GUSTAV. – Oui ?

MARTA. – Oui ! Je vous aime.

GUSTAV. – Oh ! Voilà qui est inattendu !

MARTA. – Je vous aime.

GUSTAV. – Oh, voilà qui est inattendu ! J'avoue, je n'étais pas préparé à ce genre d'aveu.

*Gustav s'approche de Marta.*

LORA. – Qu'est-ce que tu fais, Gustav ? Pour quelle raison, tu t'embringues avec elle, rentrons à la maison ?!

GUSTAV. – Attends, Lora, il semble que je viens de rencontrer une femme qui m'aime.

LORA. – Qu'est-ce que tu nous dérites, Gustav ? Arrête, ne t'embringue pas avec ça, je t'en prie, rentrons.

GUSTAV. – Pardonne-moi, Lora, mais comment est-ce que je pourrais partir après ce qui vient à l'instant de se passer entre cette jeune fille et moi ?

MARTA. – Je t'attendais pour te dire, je t'aime.

GUSTAV. – Eh bah dis donc, hein ?! Voilà qui arrive de manière inattendue ! En vérité, je suis marié.

MARTA. – Ta femme ne saura rien, elle est en train de dormir.

GUSTAV. – Non ma femme est là, elle n'est pas en train de dormir.

MARTA. – Elle est en train de dormir.

GUSTAV. – Il me semble que je comprends où tu veux en venir. Elle est en train de dormir. Sinon quoi d'autre ?

*Marta se relève et, en tanguant s'approche de Gustav, se place face à lui. Gustav et Marta se regardent.*

LORA. – Qu'est-ce que tu fais, Gustav, tu as perdu la tête ? Pour quelle raison tu taquines, cette pauvre jeune fille, elle n'est vraiment pas dans son état normal. Tu ne le vois donc pas ? Laisse-la, rentrons, je suis gelée, je veux rentrer à la maison, Gustav !

GUSTAV. – Attends, Lora. Il me semble que j'ai rencontré celle qui m'aime, excuse-moi.

*Lora rejoint Gustav et Marta.*

LORA. – Rentrons à la maison, Gustav, il ne faut pas me traiter de cette manière, je ne l'ai pas mérité. Rentrons. Jeune fille, laissez-nous tranquilles, d'accord ?

MARTA. – Je ne peux pas, j'aime votre mari.

LORA. – Seigneur, quel cauchemar ! Gustav, cette jeune fille est malade, tu ne peux l'aider en aucune manière, rentrons, je t'en prie, rentrons.

*Lora tire Gustav par la manche de sa veste, mais Gustav repousse doucement Lora. Gustav et Marta, continuent à se regarder.*

GUSTAV. – Attends, Lora. Ne vois-tu donc pas ce qui se passe ici maintenant ?

LORA. – Je le vois parfaitement, ce qui se passe ici maintenant, je vois comment tu m'humilies, seulement je ne comprends pas ce que j'ai fait pour mériter ça, un pareil traitement de ta part à mon égard ?

*Gustave et Marta, continuent à se regarder.*

GUSTAV. – Attends, Lora.

MARTA. – J’aime ton mari, Lora. Il est cet homme que j’ai attendu toute ma vie.

GUSTAV. – Dis donc ?! Je n’aurai jamais pu imaginer que cela arriverait précisément aujourd’hui. Comment tu t’appelles ?

MARTA. – Marta. Je m’appelle Marta, et toi tu t’appelles Gustav, je sais. Je t’aime, Gustav.

GUSTAV. – J’avoue que je n’étais pas prêt à ça. Mais je vois que c’est pile ce à quoi je pensais depuis si longtemps. Parce que c’est précisément à ça que je pensais depuis si longtemps, c’est pas vrai ?

MARTA. – C’est vrai, c’est précisément ça, Gustav.

LORA. – Seigneur, pour quelle raison me traites-tu de cette manière, Gustav ? Demain matin tu auras très honte. Je t’en prie, arrête, mets fin à tout cela, Gustav, rentrons à la maison !

MARTA. – L’amour c’est quand tout se réveille à l’intérieur de toi, chaque cellule de ton organisme. Tant que tu n’aimes pas tu dors. Et quand tu aimes, tu t’éveilles du sommeil, et le monde entier te semble, rempli de cette énergie que tu ne remarquais pas avant. Je t’aime, et ça signifie que je ne dors plus, ça signifie que je commence seulement maintenant à vivre, une vie pleine. Ton amour se joint au mien, et il en résulte de plus en plus d’amour dans le monde.

GUSTAV. – Tout juste ! Quelque chose se réveille dans mon cœur, dans tout mon organisme, c’est une énergie inexplicable, et il en résulte de plus en plus. Ça change

tout. Ça change tout et à l'intérieur, et tout autour. Ton amour, éveille mon amour, et tout ça sort à l'extérieur, et éveille l'amour chez tous les autres !

LORA. – Vous avez perdu la tête, qu'est-ce que c'est ce que vous dites ? Vous êtes de toute évidence en plein *delirium tremens* ! Et toi, Gustav, aussi ! Attendez, je vais téléphoner aux urgences, ils vont venir, ils vous feront des piqûres spéciales, et vous reviendrez à vous.

*Lora commence à chercher son téléphone mobile dans son petit sac.*

MARTA. – Et chaque événement de ma vie depuis ce moment-là paraît désormais différent, parce que je sais que tout autour de moi demeure en amour. Je ne le remarquais pas, parce que je n'aimais pas. Il me semblait, qu'il y avait autour de moi tant de merde et tant de malheur. Je ne voyais que la merde, il me semblait que tout ce pays, n'est qu'une merde seule et entière. Que tous ces congénères, tous ces amis à moi, tous sont une vraie merde, tous ils parlent tout le temps de cette vraie merde, tout ça est une vraie gerbe, tout ce monde est une vraie gerbe. Où que je sois, putain, je ne le supportais pas, mes parents, putain, n'aiment personne, mon mec est simplement une espèce de con d'avorton stupide, nulle part il n'y a aucune vie, tout est mort autour, tout est fait d'une sorte de pâte à modeler et de plastique, il n'y a de vie chez personne, personne ne ressent foutrement rien, personne putain ne ressent, et ce qui est le plus essentiel, personne ne ressent, ce qui se passe, je pensais, pour quelle raison à la con dois-je vivre dans ce putain de monde en caoutchouc, avec ces putains de gens en plastique qui ne font que bouffer, baiser et dormir ? Je pensais que dans tout ça il n'y avait pas la moindre goutte de sens, et maintenant je vois que du sens il y en a, Gustav. Le sens est dans l'amour, Gustav. Maintenant je t'ai rencontré,

Gustav et j'ai compris que l'essentiel dans tout ça c'est l'amour, parce que dans tout ça, en fait, il y a de l'amour. Parce que la vie est amour. En fait, la vie est amour. En fait, l'amour c'est la vie même. Si tu aimes tu vis, si tu n'aimes pas, tu dors ou tu vis dans la merde. Le monde est toujours tel, qu'il est, ce qui importe c'est si tu sais aimer ou pas. Peu importe, comment est le monde, ce qui importe c'est si tu sais aimer ou pas. Peu importe comment est la vie, il n'y a que l'amour qui importe. Seul l'amour importe et rien d'autre. Si tu aimes, tu vis, si tu n'aimes pas, tu n'es qu'un putain de morceau de polystyrène et c'est tout. Soit tu es dans l'amour soit tu es dans la merde, tu me comprends, Gustav ?

GUSTAV. – Je te comprends absolument et jusqu'au bout, je comprends, ma bien-aimée. Je l'ai compris en une fraction de seconde, dès le début de notre rencontre, dès que j'ai entendu que tu m'aimais, dès que je me suis ouvert à toi. C'est que, j'ai déjà 53 ans et j'ai vécu toute ma vie comme si tout le monde autour de moi passait son temps à essayer de niquer ses concurrents, je pensais que tout cet amour autour de moi ça n'était que du sexe et du flan à la con entre deux époux. L'amour c'est du sexe et du flan à la con, voilà ce que je pensais. Et maintenant, nous nous sommes rencontrés, Marta. Et j'ai enfin compris que l'amour, c'est une envie de devenir véritablement vivant, que l'amour c'est la vie, Marta. Dans notre société nous voulons tous vivre, quelle que soit notre manière d'en parler, nous voulons tous vivre. Ça veut dire donc, que nous aspirons tous à l'amour, Marta. Nous aspirons tous à l'amour, Marta. Nous ne pouvons pas en parler, parce que ce n'est pas l'usage chez nous, parce que chez nous cela est considéré comme trop sentimental, trop peu sérieux, déjà trop évident pour tout le monde. Mais en fait ça n'est évident pour personne, Marta, parce que personne parmi nous n'aime véritablement, parce que personne parmi nous ne ressent véritablement que tout ce monde merdeux

qui nous entoure, tout cela est de l'amour. Que toute cette vie merdeuse que nous vivons c'est de l'amour. Que toute cette merde autour de nous c'est de l'amour. Personne parmi nous ne le sait, personne parmi nous ne peut même deviner, que toute cette planète-merde sur laquelle nous vivons, est la planète de l'amour. Marta, je t'aime.

*Gustav enlace Marta et ils se tiennent debout, en se serrant l'un contre l'autre. Lora qui a alors retrouvé son téléphone dans son petit sac, passe un appel sur son téléphone mobile.*

LORA, *dans son téléphone mobile.* – Allô, allô, allô. Les urgences, les urgences. À l'aide ! Mon mari est en train de se conduire très mal, il a besoin qu'on l'aide d'urgence, il est très ivre. Quoi, quoi ? Oui, oui, moi aussi je suis très ivre, et alors quoi ? Nous sommes tous ici très ivres et nous sommes tous ici au plus mal. Surtout mon mari, il s'est laissé embringer par une sale jeune fille, il a besoin d'une aide médicale. Allô ? Allô ? Ils ont raccroché, égoïstes sans cœur ! Les gens ivres n'ont-ils droit à aucune aide ? Mon mari a perdu la tête et il a besoin d'aide, qu'est-ce que je dois faire ? Seigneur, qu'est-ce que je dois faire ? Seigneur, aide-moi, sauve-moi, qu'est-ce que je dois faire ? Les urgences ne veulent pas m'aider ? Qu'est-ce que je dois faire ? À quoi bon vivre dans ce monde merdeux, où je ne sais quels Arabes ont tué mon frère ?

GUSTAV. – Le monde est une perle dans un morceau de merde, Lora. Tu dois fourrer ton bras jusqu'au coude dans cette merde puante, pour attraper la perle qui est dedans. Fourre ta main dans la merde et attrape la perle, Lora.

LORA. – Tu as perdu la tête, Gustav.

GUSTAV. – Tu sais parfaitement bien que non.

LORA. – La manière dont tu te conduis et ce que tu dis, tout cela est pire que n’importe quel dérangement mental.

GUSTAV. – Je sais que tu as couché avec Karl, il me l’a précisément dit pas plus tard qu’aujourd’hui.

*Pause. Lora se couvre le visage avec les mains. Gustav et Marta se tiennent debout enlacés.*

GUSTAV. – Mais je t’aime comme avant, Lora. Il ne s’est rien passé de grave. Je pensais que je ne pourrais pas y survivre, et puis j’ai rencontré Marta et j’ai compris que l’amour est quelque chose de plus grand que ta coucherie avec Karl, l’amour c’est quelque chose d’infiniment plus grand, Lora. L’amour c’est le fait que tu aspiras au bonheur, Lora. Nous y aspirons tous. Nous y aspirons tous parce que nous sommes tous malheureux et nous aspirons à ce bonheur et nous aspirons à l’atteindre le plus possible. Quand un enfant regarde une glace, il l’aime, Lora, c’est aussi une sorte d’amour, Lora. Et quand ton père regarde une chope de bière, c’est aussi une sorte d’amour, Lora. Et quand tu as couché avec Karl, c’était aussi une sorte d’amour, parce que tu aspirais au bonheur, Lora et maintenant quand tu aspiras à rentrer à la maison, parce que tu es fatiguée, tu aspiras aussi au bonheur, ma chérie. Tu aspiras à être heureuse, Lora et c’est si compréhensible. Mais le bonheur ne réside ni dans la glace ni dans la bière, ni même dans Karl, Lora.

LORA. – Dans quoi, alors, Gustav ?

GUSTAV. – Dans la capacité d’apercevoir cette putain de perle, sous cette épaisse couche de merde mondiale, Lora.

*Marta glisse brusquement des bras de Gustav et part à pas rapides rapides. Pause. Gustav et Lora regardent le dos de Marta qui s’éloigne. Soudain, Marta revient, d’un pas aussi rapide que quand elle partait.*

MARTA. – Je remercie votre famille merdeuse pour la perle magique de l’amour.

*Marta exécute une ample révérence en touchant le sol avec sa main, et s’en va très vite. Gustav se tourne vers Lora. Lora rejoint Gustav.*

LORA. – Tu veux dire que tout va rester comme c’était, nous serons encore et toujours ensemble alors ?

GUSTAV. – Non, à partir de maintenant tout sera complètement différent, Lora. C’est seulement à partir de maintenant que nous serons enfin véritablement ensemble.

LORA. – Tu le dis là parce que tu es ivre, mais demain matin quand tu auras dessoûlé, tu verras les choses d’une manière toute différente.

GUSTAV. – Je ne dessoûlerai plus jamais, Lora.

LORA. – Tu vas te mettre à boire alors ?

GUSTAV. – Non, je ne boirai plus jamais, mais je ne dessoûlerai pas.

*Lora s’approche de Gustav, ils s’enlacent. Noir.*

## Scène 2

*Nuit. Rue. Devant le trottoir Laoura se tient debout. Elle se tient simplement debout à la même place et elle se balance d’un côté à l’autre. Sa robe est copieusement froissée, ses cheveux ébouriffés, elle est toujours ivre. Entrent Mathias, Gabriel, Rudolf et Max. Fatigués ils marchent dans la rue, mettant avec peine un pied devant l’autre. Soudain, Mathias s’arrête et regarde Laoura.*

MAX. – Tu crois peut-être que ton bus va vraiment arriver ?

*Laoura relève la tête et regarde Max.*

LAOURA. – Mon bus n'existe pas.

MAX. – Qu'est-ce que tu attends alors ?

LAOURA. – Je n'attends rien, je me tiens simplement debout ici et c'est tout. Je suis copieusement ivre.

MAX. – Nous sommes aussi copieusement ivres, nous étions dans le restaurant végétarien de mes parents, il n'y a là-bas pas un seul morceau de viande, c'est pour ça que je me suis soûlé comme un cochon.

LAOURA. – L'homme avec lequel on a été ensemble pendant trois ans s'est marié aujourd'hui avec une autre femme.

MAX. – Ça veut dire donc, que tu es libre ?

LAOURA. – Je suis libre.

MAX. – Ça veut dire donc, que je peux me proposer à toi en qualité de futur mari ?

LAOURA. – Je suis d'accord.

MAX. – Tu vas m'épouser ?

LAOURA. – Je suis d'accord, carrément maintenant, je suis d'accord.

MAX. – Vous entendez ce qu'elle dit, Rudolf ?

RUDOLF. – J'entends tout. Mais nous devons continuer à marcher, parce que bientôt nous risquons d'être copieuse-

ment fatigués et de nous asseoir par terre, et si je m'assois, je ne me relève plus, alors, vite, vite à la maison.

MAX. – Vous, ne voyez donc pas, que je viens de rencontrer ma fiancée ? Tu es vraiment d'accord de m'épouser, n'est-ce pas ?

LAOURA. – J'ai déjà dit que j'étais d'accord, carrément maintenant.

MAX. – Et qu'est-ce que ça veut dire « carrément maintenant » ?

LAOURA. – Carrément maintenant ça veut dire carrément maintenant et carrément ici.

MAX. – Amis, vous entendez ce qu'elle dit ? Mathias ?

MATHIAS. – Pour ce qui me concerne, je passe.

RUDOLF. – Moi aussi je passe, veux rentrer à la maison.

MAX. – Gabriel, j'ai besoin de ton aide, j'ai rencontré pour la première fois de ma vie une jeune fille qui est prête à tout. Tu m'entends ?

GABRIEL. – J'entends. Mais il me semble qu'elle plaisante, rentrons à la maison !

MATHIAS. – Tu penses qu'elle plaisante ?

GABRIEL. – J'en suis persuadé.

MATHIAS. – N'oublie pas que tu as déjà autre chose de prévu aujourd'hui, Max. Nous y sommes tous invités, et nous avons bien l'intention de venir, et de nous soûler de nouveau jusqu'à la morve.

RUDOLF. – Seigneur, quel cauchemar !

MAX. – Écoute, tu te moques de moi ou quoi c'est ça, tout ça ha, ha, ha, c'est ça ?

LAOURA. – Non, tout ça est très sérieux, je t'aime.

MAX. – Mathias, tu entends ce qu'elle dit ? Elle m'aime, en fait !

MATHIAS. – Tout ça est une plaisanterie, Max, rentrons vite à la maison, dans le cas contraire nous n'aurons pas l'air en forme, et surtout pas toi, Max.

RUDOLF. – Je sens que j'ai commencé à fatiguer.

*Rudolf s'assoit par terre.*

MAX. – Tu entends, mon ami Mathias, croit que tout ça c'est une plaisanterie, c'est vrai tu plaisantes ?

LAOURA. – Fais passer le message à ton ami Mathias que ce n'est pas du tout une plaisanterie, je t'aime.

MAX. – Elle m'a demandé de te faire passer un message, Mathias...

MATHIAS. – J'ai tout entendu.

RUDOLF. – Moi aussi j'ai tout entendu, mais je suis fatigué.

MATHIAS. – Je te propose de prendre cette jeune fille avec toi et de rentrer au plus vite. Parce que, il me semble que moi aussi, j'ai commencé à fatiguer.

MAX. – Je t'invite à la maison.

LAOURA. – Avant que j’entre dans ta maison, nous devons nous marier.

MAX. – Je suis prêt à devenir ton mari, mais ce n’est pas possible maintenant, il nous faut attendre jusqu’au matin, que s’ouvre, cette comment qu’elle s’appelle..? Bah, cette boîte où on enregistre tous nos mariages ?

GABRIEL. – Cette boîte s’appelle une église, et nos mariages s’enregistrent aux cieux.

MAX. – Je ne parle pas de l’église, demain je n’ai pas l’intention de me marier à l’église, nous avons prévu de nous enregistrer dans cette boîte à la con où on délivre des documents spéciaux, cela dit, peu importe comment elle s’appelle, puisqu’elle est de toute façon fermée pour l’instant. Allons chez moi à la maison, organisons une nuit de noces, et demain nous irons dans cette boîte déposer les documents ? Promis.

GABRIEL. – Tu ne peux pas promettre ça, parce que demain tu as un autre projet, ne l’oublie pas.

MAX. – Justement demain j’avais le projet d’aller dans cette boîte, et voilà que maintenant c’est avec elle que je veux y aller. Parce qu’elle est la seule personne qui m’aime véritablement, parce qu’elle est la seule personne que moi j’aime véritablement. Demain j’annule tout le monde et je ne me marie qu’avec toi, juré. Allons chez moi.

LAOURA. – Soit on se marie carrément ici et maintenant soit je ne vais nulle part avec toi.

MAX. – Écoute, je suis prêt à me marier avec toi carrément ici et maintenant, mais la boîte elle est fermée, elle est fermée, tu comprends, qu’est-ce qu’on peut y faire ?

LAOURA. – Soit on se marie ici et maintenant soit on ne sera jamais mari et femme, à toi de choisir.

MAX. – Mais bien sûr que je choisis ici et maintenant. C'est si évident ! Surtout que demain j'ai déjà plein de choses de toutes sortes à faire. Puisque je t'aime autant que toi tu m'aimes, nous devons être ensemble jusqu'à ce que la mort nous sépare. Bien sûr, je choisis ici et maintenant. Marions-nous carrément ici et maintenant, seulement de quelle façon on va pouvoir le faire voilà le problème ?

GABRIEL. – Ce n'est pas du tout un problème, parce que vous m'avez moi. Je peux célébrer religieusement votre mariage.

MATHIAS. – Ça y est, je fatigue.

*Mathias s'assoit près de Rudolf, l'enlace et ils restent assis enlacés.*

MAX. – Et comment est-ce que tu pourrais célébrer notre mariage, Gabriel, tu n'es pas prêtre, il n'y a qu'un prêtre qui puisse célébrer religieusement notre mariage ?

GABRIEL. – Mon propre frère est prêtre, tu l'as oublié ? Et si mon propre frère est prêtre, ça veut dire, que je peux célébrer religieusement votre mariage ici maintenant.

MAX. – T'as entendu ? Mon ami Gabriel peut célébrer notre mariage, son propre frère est prêtre catholique, c'est pourquoi il peut célébrer notre mariage.

LAOURA. – Ça ne se transmet pas.

MAX. – Qu'est-ce qui ne se transmet pas ?

LAOURA. – De frère à frère.

MAX. – T’entends ce qu’elle dit, Gabriel ?

GABRIEL. – C’est de l’hérésie. Elle est hérétique. Je ne vais pas célébrer votre mariage, n’avez qu’à vivre dans le péché, ou bien comme vous voulez, moi je rentre à la maison.

MAX. – Tu as eu tort de dire ça, ma chérie, tu l’as vexé en disant ça, et il pourrait changer d’avis. Il faut qu’on accepte, tant qu’il est encore d’accord et tant qu’il n’est pas fatigué. Ça se transmet, de frère à frère comme la peste. Ils sont tous prêtres dans sa famille. Et les frères, et les sœurs, et le père, et la mère, et même la femme du frère, elle aussi bricole quelque chose dans le chamanisme. Accepte, c’est notre seule chance.

LAOURA. – Bon j’accepte.

MAX. – Nous acceptons, Gabriel, marie-nous.

GABRIEL. – Il vous faut des témoins.

MAX. – Nous en avons des témoins, les voici.

*Max indique Mathias et Rudolf qui sont assis enlacés par terre.*

GABRIEL. – Sont-ils majeurs ?

MAX. – Ils sont bien pires.

GABRIEL. – Alors on commence. Approchez tous ici. Max, Rudolf, tout le monde par ici.

RUDOLF. – Non, merci nous sommes bien là.

MATHIAS. – Nous irons dès que vous y aurez été les premiers, alors on vous suivra.

GABRIEL. – Nous n’allons nulle part, nous nous marions. Plus précisément, notre Max se marie, et vous faites office de témoins du fiancé et de la fiancée.

RUDOLF. – Félicitations.

GABRIEL. – C’est trop tôt. Il faut d’abord que vous veniez.

MATHIAS. – Pas possible, au moins dans l’immédiat.

GABRIEL. – Bon, d’accord, c’est nous-mêmes qui allons venir. Approchons-nous d’eux, mes enfants.

*Gabriel prend Laoura et Max par la main et les conduit vers Rudolf et Mathias assis par terre.*

GABRIEL. – Voilà, mettez-vous là. Voilà vos témoins, le Seigneur Dieu est au-dessus de vous, et devant vous il y a moi Gabriel, le frère d’un prêtre catholique. Êtes-vous prêts pour commencer la cérémonie.

MAX. – Je suis prêt.

LAOURA. – Je l’aime.

GABRIEL. – Eh bien, parfait. Commençons. Acceptes-tu, Maximilien, de prendre pour épouse, comment tu t’appelles ?

LAOURA. – Laoura.

*Max tend la main à Laoura.*

MAX. – Max.

LAOURA. – Laoura.

MAX. – Enchanté.

LAOURA. – Tout le plaisir est pour moi.

*Max et Laoura se serrent la main.*

GABRIEL. – Acceptes-tu, Maximilien, de prendre pour épouse, Laoura ?

MAX. – J’accepte.

GABRIEL. – Et toi, Laoura, acceptes-tu de te livrer dans les bras de Maximilien ?

LAOURA. – J’accepte. Je l’aime.

GABRIEL. – Par le pouvoir qui m’est conféré par mon frère prêtre catholique je vous déclare mari et femme. Alléluia. La parole est à toi, Maximilien, prononce un discours.

MAX. – Mes chers, amis, ma jeune épouse Sylvia.

LAOURA. – Je m’appelle Laoura.

MAX. – Excuse, c’est précisément ce que je voulais dire. Ma chère, bien-aimée, Laoura. Mes chers témoins, Mathias.

MATHIAS. – Je passe.

MAX. – Rudolf.

RUDOLF. – Je suis fatigué.

MAX. – Père Gabriel.

GABRIEL. – Que, le Seigneur te pardonne, mon fils Max niqué du cerveau.

MAX. – C'est que c'est la première fois que je rencontre une femme capable de tomber amoureuse de moi.

RUDOLF. – Et pour ce qui est de ta future femme, Max ?

MAX. – Il n'y a plus aucune future femme, désormais il n'y en a qu'une seule véritable, la voici.

MATHIAS. – Un mec. Un vrai mec.

MAX. – Mes frères, et ma sœur, dans le sens ma femme. En fait qui suis-je au juste ? Je suis simplement Max niqué du cerveau, comme l'a dit notre frère du prêtre catholique Gabriel, je suis un simple manager en opérations bancaires qui ne sert foutrement à personne, voilà tout. J'ai 35 ans et toute ma vie n'a tout bonnement été qu'un foutu long sommeil commencé le jour même de ma naissance et qui a duré jusqu'au moment présent, j'ai dormi toute ma vie jusqu'à ce que je rencontre ma bien-aimée Lora.

GABRIEL. – Laoura.

MAX. – C'est précisément ce que je voulais dire. Le fond de l'affaire est, mes chers, frères et sœur, que ma génération ne ressent foutrement rien de rien, putain, ne ressent véritablement rien, putain. Rien. Seulement l'excitation et le sexe, seulement le travail et l'alcool et ces week-ends à la con et ces visites chez les parents, et ce bavardage sans fin sur divers sujets et ces femmes qui sont à nous et que nous n'aimons pas. Parce que nous avons foutrement perdu le contact. Nous avons perdu le contact. Le contact avec le plus essentiel, putain. Avec ce d'où nous venons, avec ce sans quoi il est impossible de vivre. Nous avons perdu le contact avec la réalité, putain, cette réalité vraie qui compose effectivement tout ce qu'il y a ici. Et toutes nos lois, toutes nos revendications, tout notre libéralisme à la con, toute notre tolérance à la con,

toute notre politique débile, toutes les décisions que nous prenons, tout ça se fait en rupture avec la réalité, putain. Nous accomplissons tout ça sans ressentir de contact avec le plus essentiel. Et nous ne savons même, pas ce qu'est le plus essentiel, putain. Nous ne savons même, pas ce qu'est le plus essentiel, et nous ne savons pas ce que c'est, le plus essentiel, à partir de quoi tout est composé ici. Et toute cette liberté que nous voulons, dont nous parlons tous ici en permanence, que nous essayons tous ici tout le temps d'obtenir. Quelle liberté ? Vous voulez être libres ? Libres de quoi, putain ?! Libres de qui, putain ? En quoi consiste cette liberté ? Quelle foutue liberté pouvez-vous espérer, si nous avons perdu ce foutu contact. Vous entendez, ce que je vous dis ? Hein ? Allez, allez, qu'est-ce que vous allez bien pouvoir me répondre ? Hein ?!

GABRIEL. – Si j'étais aussi croyant que mon frère prêtre catholique, je dirais que la liberté réside en Dieu, mais vu que je ne suis pas croyant, alors j'en sais rien foutrement rien, en quoi elle peut consister ?

MAX. – Parce que tu as perdu, le contact, frère.

RUDOLF. – Pourquoi il répète tout le temps la même chose ? Quel contact, Max ?

MAX. – Ton contact, imbécile.

RUDOLF. – Contact avec quoi ?

MAX. – Avec tout, putain. Avec le plus essentiel.

RUDOLF. – Si on a vraiment perdu quelque chose, je propose qu'on le cherche plutôt demain, OK ?!

MATHIAS. – Oui, là maintenant on est probablement incapables, de trouver quoi que ce soit.

MAX. – Personne ne ressent rien, personne ne comprend. Personne ne sait ce qui se déroule dans les faits avec nous tous ici.

GABRIEL. – Et c'est quoi ?

MAX. – La perte du plus essentiel.

GABRIEL. – Et c'est quoi, le plus essentiel, raconte-nous Max ?

MAX. – Foutre, si quelqu'un le sait, ce que c'est ! Je ne l'ai plus. Je l'ai perdu. J'ai perdu le contact avec. Et ce contact, c'est le plus essentiel, putain. Soit tu as le contact, soit tu as tout simplement envoyé chier toute ta foutue vie. Je n'aime personne, je n'ai jamais aimé personne et c'est seulement maintenant, seulement maintenant, quand j'ai rencontré...

*Max regarde Laoura, il cherche dans sa mémoire.*

GABRIEL. – Laoura.

MAX. – Et c'est seulement maintenant, quand j'ai rencontré Laoura, que j'ai pour la première fois de ma vie compris que le contact est la seule réalité que nous ayons, et que tout le reste n'est qu'une illusion et que de la merde. Et la seule chose, que nous devons faire dans ce monde, c'est de retrouver le contact. Ce qui veut dire donc que nous devons aimer, aimer et aimer, putain. C'est moi qui vous le dis, moi citoyen de l'Union européenne, moi manager en opérations bancaires âgé de 35 ans. Voilà !

*Pause.*

LAOURA. – Seigneur, je suis fière de mon mari. Max, je t'aime, c'est un honneur, pour moi d'être la femme d'un homme aussi remarquable que toi.

MAX. – Tu le penses vraiment ?

LAOURA. – Mais, bien sûr. Ce que tu viens de dire maintenant, c'est si important. C'est si important.

GABRIEL. – Je suis d'accord, c'est très important, d'accord.

RUDOLF. – Excusez-moi, vous parlez de quoi ?

GABRIEL. – Du fait que le monde est amour, Rudolf.

RUDOLF. – Oh, oui, sans aucun doute c'est très important.

MATHIAS. – Je me joins à vous.

LAOURA. – Toutes nos relations contemporaines entre homme et femme, tout ça est une telle connerie.

GABRIEL. – La parole est donnée à la fiancée.

LAOURA. – Tout ça est une telle bourde, tout ça est un tel délire. Il ne te doit rien, tu ne lui dois rien. Il est un homme foutrement libre, elle est une nana foutrement libre. Tout le monde est foutrement libre, personne ne dépend foutrement de personne. Mais qui c'est qui nous a dit que c'était comme ça ? Qui c'est qui nous a dit que c'était comme ça ?! C'est cette putain de société contemporaine qui nous dit que c'est comme ça. Mais ça n'est pas comme ça.

GABRIEL. – Entièrement d'accord qu'ici il y a quelque chose qui n'est pas comme ça.

RUDOLF. – Je me joins à vous.

MATHIAS. – Je suis avec vous.

MAX. – Je suis fier de ma femme.

GABRIEL. – C'est un grand honneur pour moi de célébrer votre, mariage.

MAX. – Continue Laoura.

LAOURA. – Il n'existe aucune liberté. Tout ça c'est simplement un flan à la con infondé et bidon, que nous ne devons appartenir à personne d'autre qu'à nous-mêmes. Tout ça c'est une espèce d'horrible flan à la con, et nous sommes tous englués jusqu'aux oreilles dans ce flan à la con, et nous croyons en tout ça et nous vivons comme ça, et nous luttons pour notre droit, à être libres sur cette terre. Alors que la liberté c'est quand tu te donnes à l'autre. Quand tu es obligé d'appartenir à quelque chose, quand tu es au service, et quand tu te soumetts tout entier au fait de servir, la liberté c'est quand tu n'existes pas du tout, quand tu es toi-même le monde tout entier. La liberté c'est quand tu n'as aucun choix, quand ton destin est déjà décidé, c'est ça la liberté. La liberté c'est quand ton cœur est donné une fois pour toutes et ce n'est plus toi son maître, mais celui à qui il appartient de droit. Ce n'est pas à moi que mon cœur appartient de droit. Voilà ce qu'est la liberté, c'est quand mon cœur ne m'appartient pas de droit.

GABRIEL. – À qui alors ?

MAX. – Mon cœur appartient à l'amour.

*Laoura s'approche de Max, ils fusionnent en un long baiser passionné.*

GABRIEL. – Par la force qui m'a été conférée par mon frère prêtre catholique, je déclare sacrée cette alliance.

RUDOLF. – Ça veut dire donc qu'on peut rentrer à la maison ?

MATHIAS. – Personnellement, je dois immédiatement rentrer à la maison, sinon je meurs de fatigue.

RUDOLF. – Aide-nous à nous dresser sur nos pieds, frère Gabriel.

*Gabriel s'approche de Rudolf et Mathias et leur tend les mains, Rudolf et Mathias attrapent les mains de Gabriel et se dressent sur leurs pieds. Max et Laoura continuent à s'embrasser.*

RUDOLF. – Qui aurait pu imaginer que Max se choperait une nana aussi canon.

MATHIAS. – Qui aurait pu imaginer qu'une nana aussi canon se choperait Max.

GABRIEL. – Dans une heure ils s'extraient l'un de l'autre en même temps que l'alcool.

RUDOLF. – Je rentre à la maison, chers amis, sinon je ne serai pas au mariage de Max aujourd'hui.

MATHIAS. – Aujourd'hui notre Max va se marier une deuxième fois.

RUDOLF. – Seulement cette fois ce sera pour de vrai.

MATHIAS. – Et avec une autre.

RUDOLF. – Oh Seigneur Dieu il va encore falloir boire ! Je dois immédiatement rentrer à la maison.

GABRIEL. – Chers frères et sœur, par le pouvoir qui m'a été conféré par mon frère prêtre catholique, je déclare close notre soirée d'enterrement de vie de garçon.

RUDOLF. – Et qu'est-ce qu'on fait de Max ?

MATHIAS. – Laissons-le là, qu'il profite au moins de son dernier baiser avec une nana canon.

RUDOLF. – On se retrouve au mariage de Max.

MATHIAS. – À plus, les mecs.

GABRIEL. – Tchao, tchao.

*Mathias, Rudolf et Gabriel s'en vont. Max et Laoura continuent à s'embrasser. Noir.*

### Scène 3

*Nuit. Rue. Banc. Sur le banc, sont assis, enlacés, Magda et Lawrence. Entrent Karl et Linda, ils sont en train de les dépasser, mais soudain, Karl s'arrête, se retourne et s'adresse à Lawrence et Magda.*

KARL. – Rien ne peut nous protéger du mensonge. Nous sommes tous des menteurs.

LINDA. – Karl ! Qu'est-ce que tu fais, Karl ?!

*Lawrence et Linda regardent Karl.*

KARL. – Tout mari baratine sa femme, c'est une loi. Et il n'existe pas une famille dans laquelle il n'y ait pas de mensonge !

LINDA. – Karl, reprends-toi ! Qu'est-ce que tu fabriques ?! Pardonnez-le, s'il vous plaît, mon mari est ivre.

LAWRENCE. – Nous sommes ivres nous aussi, donc tout est OK.

KARL. – Le mari baratine la femme, la femme baratine le mari, les enfants baratinent les parents, les parents les enfants, les subordonnés leurs chefs, les politiciens leurs

électeurs, les prêtres leurs fidèles, les fidèles leur Dieu. Et seul Dieu ne baratine personne, parce qu'il en a rien à chier de ce que tous les autres peuvent penser de lui.

LINDA. – Karl, arrête, immédiatement ! Rentrons à la maison, je t'en prie.

*Linda attrape Karl par les mains et essaie de l'emmener, mais Karl s'arrache et s'excite encore plus.*

KARL. – Dieu en a rien à chier de ce que nous pouvons penser de lui, et c'est pourquoi Il est tel qu'Il est alors que nous nous passons notre temps à nous baratiner les uns les autres ! Parce que nous aspirons tous à être meilleurs que nous ne sommes, nous aspirons tous à nous niquer les uns les autres, aspirons à nous montrer aux yeux des autres différents de ceux que nous sommes réellement. Nous nous montons tous les uns les autres des flans à la con, en imaginant que nous avons l'air de péter véritablement la forme. Nous imaginons que nous pétons véritablement la forme ! Mais qui croyons-nous pouvoir niquer, qui ?

LINDA. – Karl, je t'en prie, arrête ! Tu te conduis très mal ! Pour l'amour de Dieu, pardonnez-lui, il est copieusement ivre.

LAWRENCE. – C'est bon, tout va bien, ça peut arriver à n'importe qui ?!

KARL. – C'est cela même ! Ça peut arriver à n'importe qui !

LINDA. – Karl, mais je t'en prie, je t'en supplie.. !

KARL. – C'est cela même ça peut arriver à n'importe qui ! C'est cela même, que ça peut arriver à tout le monde ! Ça peut arriver à tout le monde, parce que tout le monde baratine !

LAWRENCE. – Mec, mais t’es carrément le D<sup>r</sup> House toi, putain.

*Karl s’approche de Lawrence et Magda, s’adresse à Magda.*

KARL. – Je m’adresse à cette jeune fille-là, est-ce que tu imagines que celui-là ton mec qui est maintenant avec toi, est-ce que tu imagines qu’il ne te baratine pas ? Il te baratine !

LAWRENCE. – Hé, toi ! Tu ferais mieux d’éviter les attaques personnelles.

LINDA. – Pour l’amour de Dieu ne l’écoutez pas, il n’est simplement pas dans son état normal.

MAGDA. – Je sais bien qu’il me baratine. Et moi aussi je le baratine. Je sais que c’est la vérité, nous nous barati-nons tous.

LAWRENCE. – C’est bon, c’est bon, Magda, ne te mêle pas de ça.

MAGDA. – Laissez lui dire tout ce qu’il veut, c’est le Sei-gneur Dieu qui parle à travers lui.

KARL. – Correct ! C’est le Seigneur Dieu qui parle à travers moi, parce que le Seigneur parle toujours au monde à travers ceux qui sont ivres. Le Seigneur nous parle avec la langue de ceux qui sont ivres. Et maintenant le Seigneur te parle à travers moi, et Il veut te dire que ton mec te nique, tout comme nous tous nous niquons nos gon-zesses.

LAWRENCE. – Hé, mec ? Tu penses que je vais supporter ça encore longtemps ou quoi ?!

MAGDA. – Ferme-la, Lawrence. On doit au moins une fois entendre la vérité sur soi-même. Tu vas le supporter.

LINDA. – Jeune fille, vous commettez une erreur, vous ne le connaissez pas, il va vous raconter de drôles de choses.

KARL. – Bien sûr, que je vais en raconter, parce que le moment de vérité est venu. Le Seigneur a décidé de se mettre à vous parler à travers moi et voilà ce qu'il a décidé de vous dire. Nous niquons tous nos femmes, et toutes les femmes niquent leur mari. Si ce n'est à propos de grandes choses, alors c'est à propos de petites, si ce n'est à propos de l'essentiel, alors c'est à propos des détails. J'ai trompé ma femme plus de dix fois, cette femme-là. Et je ne l'ai jamais avoué, jusqu'à cette minute même. Et maintenant le Seigneur a décidé de lui ouvrir les yeux et de lui dire toute la vérité sur moi. Dix fois, Linda, dix fois j'ai couché avec d'autres gonzesses, y compris ta copine Lora, avec laquelle j'ai aussi couché et, à ce propos, Gustav l'a appris aujourd'hui, et toi aussi maintenant tu le sais, eh bien le voici qui est venu pour vous le moment de vérité.

*Pause. Linda s'assoit sur le banc et se couvre les yeux avec les mains.*

LAWRENCE. – Hé, mec, mais pour quelle connerie de raison tu fais ça ? À qui tu crois que ça peut faire du bien ?

MAGDA. – À moi. Moi ça me fait du bien. Parce que tu vois aujourd'hui j'ai pensé à ça toute la soirée. Parce que je nous regarde toi Lawrence et moi et je vois que toute notre vie commune a été un baratin complet, parce que nous avons commencé avec du baratin, parce que tu ne m'aimes pas véritablement, parce que même notre mariage à nous et la façon dont nous l'avons vécu, tout ça c'était déjà un mensonge, et ce mec a raison, nous aspirons tous à nous niquer les uns les autres, et nous-mêmes, et seul le

Seigneur Dieu ne baratine pas, et maintenant le Seigneur vient de nous dire toute la vérité sur nous, à travers ce saint mec niqué du cerveau.

LAWRENCE. – Où tu es allée chercher que je te baratine, Magda ? Je t'aime.

MAGDA. – Si tu penses que tu ne me baratines pas, alors c'est toi-même que tu baratines.

LAWRENCE. – Pourquoi est-ce que tu es persuadée que c'est précisément comme ça ? Pourquoi est-ce que tu ne peux pas imaginer que je t'aime sincèrement ?

KARL. – Parce que, tu ne sais pas ce que c'est l'amour, mon pote.

LAWRENCE. – Et toi-même tu le sais d'où, ce que je sais, et ce que je ne sais pas ? Qui es-tu d'abord pour nous juger tous ? Je vais t'en foutre une moi et tout ton esprit de missionnaire à la con va te sortir par le cul !

KARL. – Tu peux me tuer, mais de toute façon ça ne te sauvera pas du flan à la con que tu te sers à toi-même.

MAGDA. – Il a absolument raison, ce mec niqué du cerveau.

LAWRENCE. – Mais d'où tu tiens qu'il a raison ?! Il s'est simplement bourré la gueule comme un cochon et il vient ici nous enfumer, et toi tu te laisses embarquer là-dedans, parce que ça colle pile-poil avec ta dépression, celle que tu tires toi-même de toi afin de gonfler encore plus ton ego à la con. Et pour quelle raison je vous écouterais, alors que je vous vois vous exciter tout seuls, vous délecter de votre putain de malheur et du fait que vous êtes des malheureux et du fait que le monde se vautre soi-disant dans le mensonge ?! Tout ça c'est simplement de la merde, ce que

vous dites là. Tout ça vient simplement de la pitié à la con que vous éprouvez pour vous-mêmes et pour votre ego. Vous voulez tout simplement chouiner sur vous-mêmes, pleurnicher sur vos défauts et vos complexes, vous êtes putain comme nous tous, nous cons d'Européens, embourbés dans vos complexes et vous tenez à les déverser sur tous ceux qui vous entourent. Vous aspirez, tout comme ce putain de réalisateur Lars von Trier, à gagner votre gloire et votre pognon sur les complexes et la pitié que les gens éprouvent pour eux-mêmes. Mais c'est précisément là que se situe, le baratin essentiel à la con, le baratin qu'on sert à son propre cœur. Vous aspirez putain à niquer votre cœur, en lui suggérant qu'il est de la merde. Et pour quelle raison au juste ? Notre cœur n'est pas du tout de la merde à la con, et il ne chouine pas lui putain, il ne gémit pas. C'est nous qui chouinons et pleurnichons. C'est nous qui nous nous plaignons éternellement d'être tous à ce point mauvais putain. Nous y consacrons des spectacles, des films, et à cause de ça nous allons de pire en pire. Au lieu d'aimer, nous chouinons que l'amour n'existe pas, et au lieu de changer, nous nous persuadons putain que nous ne pouvons rien y changer. Mais donnez-moi une putain de raison, pour laquelle je devrais en permanence me déverser de la merde dessus ? Si nous voulons sortir de cette merde, pour quelle raison à la con, continuons-nous à en déverser sur nos têtes ?! Les gens ne sont pas de la merde, Magda, simplement les gens pensent qu'ils sont de la merde. N'écoute pas, ce mec, il ne cherche pas la vérité, il veut simplement atténuer sa culpabilité devant sa femme. Il se justifie lui-même en disant qu'il est soi-disant faible et mauvais, alors qu'en réalité, il aime simplement être comme ça et voilà tout. Je ne te promets pas de ne jamais te tromper, Magda, mais je te promets que je vais me mettre à faire quelque chose de ma propre vie, et que je vais me mettre à apprendre à vous protéger, toi et notre amour. Et tout le reste n'est que de la morve et cette merdouille européenne qui est la nôtre. Cette merdouille

européenne qui est la nôtre que nous nous déversons sur la tête parce que nous nous délectons du fait d'être dans la merde. Et voilà, c'est comme ça.

*Pause.*

LINDA. – Peut-être bien que je t'ai baratiné, sur des détails, Karl, mais je ne t'ai jamais dupé sérieusement et surtout, je ne t'ai jamais trompé, parce que je t'aime, Karl.

KARL. – Mais qu'est-ce que je dois y faire, Linda, si je me sens comme un morceau de merde puante ?

LAWRENCE. – Ce que tu dois faire, Karl ? Prier le Seigneur de te pardonner, ton abattement dans lequel tu t'es consciencieusement englué jusqu'au cou. Prie le Seigneur de te pardonner, d'avoir profané tout ce qu'il y a de meilleur dans l'homme et d'avoir ainsi porté ta main sale sur la création du Seigneur, sur nous. Nous sommes la création du Seigneur, et il ne faut pas nous déverser dessus de la boue ni de la merde. Repens-toi et demande pardon, à Dieu, peut-être que le Seigneur dans sa miséricorde divine te pardonnera, toi le putain d'imbécile. Cependant, tu as raison sur un point, sur le fait que le Seigneur parle au monde à travers les enivrés, avec ça je suis d'accord, mon pote. Et voilà, maintenant Il est justement en train de s'adresser à nous à travers moi, parce que je suis ivre jusqu'au cul, et je n'arrive putain pas du tout à dessoûler. Et voilà ce que le Seigneur vous dit à travers moi. Personne ne doit se pisser dessus de trouille. C'est cela même, que le Seigneur vous dit à tous à travers moi. Personne ne doit se pisser dessus de trouille, voilà son message ! Ne pas se pisser dessus de trouille, voilà le message essentiel du Seigneur. Et ne pas chouiner ! Mais s'attraper soi-même par son cul à la con, et s'arracher de toute cette merde intellectuelle et rationnelle dans laquelle nous nous sommes tous embourbés. Arrachez,

vos croupions à la con, de cette douce mélancolie, putain, dans laquelle vous vous engliez comme des mouches dans le miel. C'est de la pure nique à la con, cette mélancolie. Aimez, soyez forts, changez-vous vous-mêmes et le monde autour de vous se mettra à changer, vivez aussi honnêtement que vous pouvez et ne vous pissiez pas dessus de trouille. Devenez comme moi, nous dit le Seigneur. Devenez putain aussi balèze que le Seigneur, qui ne se pisse jamais dessus de trouille, ni ne baisse les bras, mais continue jour après jour à construire ce monde, malgré tous nos couinements et toute notre mélancolie à la con qui n'est rien d'autre que de l'onanisme. Assez branlé, dit le Seigneur, il est temps de commencer à aimer quelqu'un d'autre, à part vous-mêmes.

*Pause.*

MAGDA. – Lawrence, je suis une conne. Pardonne-moi. T'es vraiment balèze.

LAWRENCE. – De la connerie tout ça, je ne suis pas du tout vraiment balèze. Simplement je ne veux pas te perdre, parce que je t'aime.

*Magda et Lawrence s'approchent l'un de l'autre et fusionnent en un tendre baiser. Karl s'assoit sur le banc près de Linda.*

KARL. – Et moi qu'est-ce que je dois faire maintenant, Linda ?

LINDA. – Toi tu dois rentrer à la maison, Karl et te coucher. Et demain nous nous réveillerons et nous discuterons de tout l'esprit sobre.

KARL. – Mais tu penses que, nous avons encore une chance de faire que tout redevienne comme avant ?

LINDA. – Je ne pense pas qu’il faille faire que quoi que ce soit redevienne comme avant, Karl. Je pense qu’il faut tenter de tout recommencer depuis le début. Seulement cette fois-ci, sans baratin, Karl.

KARL. – Je ne sais pas si je saurai ne pas baratiner, moi qui ai travaillé toute ma vie dans le système bancaire ?!

LINDA. – Tout ça ce sont des sottises, Karl, c’est facile de ne pas baratiner. Il suffit simplement de ne pas avoir peur d’être celui que tu es.

KARL. – C’est effrayant.

*Lawrence se tourne vers Karl et Linda.*

LAWRENCE. – Ne pas se pisser dessus de trouille, nous dit le Seigneur. L’essentiel est de ne pas se pisser dessus de trouille.

LINDA. – Nous devrions probablement vraiment nous y prendre comme le dit, ce jeune homme.

*Lawrence prend Magda par la main, ils avancent et s’assoient sur le banc près de Karl et de Linda.*

LAWRENCE. – Ce n’est pas moi qui parle, mais le Seigneur, parce que le Seigneur parle toujours à ce monde à travers les enivrés. Ce que le Seigneur a dans la tête, l’enivré l’a sur la langue. Et voilà que le Seigneur nous dit à nous tous à travers son serviteur ivre de ne pas nous pisser dessus de trouille.

MAGDA. – Ne pas se pisser dessus de trouille.

LINDA. – Je me joins à vous. Ne pas se pisser dessus de trouille.

KARL. – Ne pas se pisser dessus de trouille, facile à dire ça. Mais comment y arriver, à ne pas se pisser dessus de trouille ? Comment faut-il vivre pour ne pas se pisser dessus de trouille ? Que faut-il faire pour ne pas se pisser dessus de trouille ? Hein ?

LAWRENCE. – Ne pas nous pisser dessus de trouille.

*Karl, Linda, Lawrence et Magda sont assis sur le banc.  
Noir.*

#### Scène 4

*Tôt le matin. Rue. Dans la rue marche Mark, en tanguant légèrement, à sa rencontre, marche Rosa, elle aussi tanguant un peu. Et se voyant l'un l'autre, ils s'arrêtent.*

MARK. – Arrête-toi. Le temps de chaque homme touche à fin. Assez de se niquer le cerveau les uns aux autres. Rends tout ce que tu dois rendre et casse-toi de ce monde pour toujours.

ROSA. – Oui, oui, oui ! C'est trop drôle ce dont tu parles ! C'est trop drôle ! Rends à tous, tout ce que tu as et casse-toi de ce monde pour toujours. C'est cool !

MARK. – Nous serons ici tant que nous n'aurons pas tout rendu, tant que nous n'aurons pas tout rendu, on ne nous laissera pas partir, comprends-le. C'est pourquoi il faut tout rendre, rendre tout jusqu'au bout, et alors on te laisse partir, et alors va-t'en, tu es libre.

ROSA. – Oh, putain, oh, putain ! Que c'est cool, le fait que tu le dises ! Moi aussi, je l'ai compris tout récemment. Que c'est cool ! Comment tu t'appelles, mec ?

MARK. – Mark Gardenitz, directeur d'un festival de cinéma, et toi ?

ROSA. – Rosa, ballerine. C'est drôle que j'y aie pensé justement aujourd'hui. À rendre tout.

MARK. – Tout. Nous serons ici tant que nous n'aurons pas tout rendu, putain. Tout. Dieu il est comme un boss de la mafia à qui nous avons volé de l'argent. Le Seigneur en tant que boss de la mafia nous a enfermés dans des toilettes puantes et il a dit qu'il ne nous laissera sortir que quand nous lui aurons tout remboursé. Lui aurons rendu tout, tout, ce que nous avons, tout ce que nous lui avons pris, tout ce qu'il nous a donné, tout jusqu'au bout. Et c'est seulement à ce moment-là, que nous serons libres. Je l'ai compris, seulement aujourd'hui, quand j'ai vu dans mon festival un film iranien génial. Un film iranien génial !

ROSA. – Moi aussi je l'ai vu, moi aussi je l'ai vu, moi aussi je l'ai vu. Personne ne peut vouloir de moi plus que ce que je peux, c'est pourquoi il faut que vous fermiez votre gueule, monsieur le juge.

MARK. – La mort n'est pas, ma belle Gülbahar.

ROSA. – Personne n'est en mesure de nous protéger de l'amour.

MARK. – Tu dois me rendre ce qui m'appartient de droit, Djamchid, et alors je lèverai la malédiction qui frappe ta lignée, et tes enfants naîtront en hommes libres.

ROSA. – Ça c'est foutrement du lourd, le fait que tu le dises ! C'est trop cool ! C'est trop cool ! C'est de la bombe putain, rendre tout ce qui ne t'appartient pas. C'est trop cool !

MARK. – Parce que rien ici ne nous appartient, c'est là toute l'essence, tu comprends ça ? Puisque rien ne nous appartient ici, tu comprends ça ou pas ?

ROSA. – T'es balèze ! Tu es réellement balèze ! Tu es le plus balèze de tous ! Ce que tu dis est réellement si grand que tout le reste en comparaison est simplement de la merde.

MARK. – Parce que nous tous, nous tous, nous tous ne faisons que prendre, et voilà pourquoi nous pleurons. Nous ne faisons que prendre voilà pourquoi nous pleurons, putain. Voilà le pourquoi de tout cet holocauste putain, voilà le pourquoi de toute cette connerie en Irak, c'est parce que nous prenons, nous ne faisons que prendre. Que développer, putain, développer notre maudit business. Nous ne faisons que prendre, putain. Et c'est pourquoi nous nous retrouvons tous dans ces toilettes, parce que le Seigneur Dieu, grand boss de toute cette mafia cosmique, nous y maintient.

ROSA. – La mafia cosmique, c'est trop balèze ! T'es trop balèze, putain, mec ! Réellement plus balèze que tous les autres !

MARK. – Tout ça n'est pas à moi, tu comprends ça ? Tout ça, ce que j'ai, tout ça n'est pas à moi, tout ça je dois le rendre, tu comprends, le rendre ?! Tout rendre ! Et ce costume-là et ce corps-là et cette graisse-là sur mon ventre, et mon argent sur mon compte en banque, et ma maison, et mes enfants, et mes rêves inaccomplis, et tout mon bref bonheur, et toute la merde que j'ai en moi, et ce satané cancer dont je vais mourir putain dans quatre mois, tout ça n'est pas à moi ! Tout ça je l'ai emprunté à ma naissance, et maintenant il faut que je rende tout ça. Nous vivons tous ici, en imaginant que tout ce que nous avons, tout ça est à nous, et nous aspirons encore à encore plus, nous prenons et nous prenons encore. Nous faisons

ce satané business qui est le nôtre et cette satanée carrière, alors que tout ça n'est qu'à crédit, qu'il aille se faire sucer. Tout ça n'est qu'à crédit, qu'il aille se faire sucer. Tout ça, nous devons le rendre, tout, jusqu'au dernier cent et avec les intérêts en plus qui se sont accumulés pendant tout ce temps. Parce que les intérêts se sont accumulés pendant tout ce temps ! Et le boss de la mafia cosmique ne nous laissera pas sortir de ces toilettes crasseuses tant que nous n'aurons pas réglé toutes nos factures, ni n'aurons tout tout rendu. Voilà à quoi, il ressemble réellement ce business cosmique auquel nous participons.

ROSA. – T'es balèze, mec ! J'ai, jamais rien entendu de tel de la part de personne, t'es réellement le mec le plus balèze de tous ceux avec qui j'ai été, et j'ai été avec beaucoup de mecs qui aimaient débiter toutes sortes de saloperies. Mais toi tu dis réellement ce que j'ai à l'intérieur de moi, c'est comme si tu mettais en voix mes pensées. Tu es celui dont j'attendais réellement qu'il vienne et qu'il me dise tout ça. T'as réellement le cancer, mec, ou quoi ?

MARK. – Ce n'est que de la connerie, ce cancer. Quelle différence ça fait, de quoi je vais mourir, l'essentiel c'est de rendre. Et à toi, je dirais que tout au long de ma vie j'en ai déjà tellement amassé, j'ai acquis tant de merde de toutes les sortes, j'en ai tant de merde de toutes les sortes, qu'il m'est réellement très difficile de rembourser ce crédit. Et je suis toujours dans ces toilettes, et le boss de la mafia cosmique attend toujours quand je lui rende tout avec les intérêts. Mais je n'ai, apparemment, déjà plus les forces pour rendre tout ça. Je me suis, apparemment, trop englué dans toute cette merde. Je n'arriverai, apparemment, jamais à sortir de cette putain de colle poisseuse, dans laquelle je suis pris. Il n'est pas facile de tout rendre. Il est facile de prendre, mais rendre est difficile voire impossible. Rendre est simplement insupportablement lourd. Peu nombreux sont ceux qui sont

prêts à rendre, parce que quand tu commences à rendre, soudain tu comprends ensuite, putain, que c'est tout qu'il faut que tu rendes.

ROSA. – Je veux tout rendre, mec. Je veux réellement tout rendre, parce que j'en ai tellement marre de tout ça, tellement ras le cul de tout ça, que je veux rendre tout ça le plus vite possible.

MARK. – Comment tu t'appelles ?

ROSA. – Rosa.

MARK. – Rendre est très difficile, Rosa. Parce que c'est soi-même qu'il faut rendre. Et c'est là précisément le principal merdier que nous avons tant de mal à accepter. Personne n'aspire à se rendre soi-même, et c'est réellement le merdier qui nous est commun à nous tous.

ROSA. – Je veux tout rendre, je veux très fort tout rendre. Comment je dois m'y prendre, Mark ? Tu es tellement trop balèze, aide-moi, tu veux bien ? Je veux rendre, apprends-moi.

MARK. – Tu es bien ballerine, c'est ça ?

ROSA. – On peut dire ça comme ça, Mark.

MARK. – Tu as dit que tu étais ballerine, Rosa, c'est la vérité ?

ROSA. – Non, c'est pas comme ça, Mark. Je t'ai baratiné. Je suis une prostituée, une banale call-girl, et voilà tout.

MARK. – Là tu viens de rendre, Rosa. Voilà que maintenant tu viens de rendre, Rosa. Tu viens de rendre ta ballerine que tu avais prise auparavant. Tu as compris ? T'as

compris comment tout ça fonctionne, Rosa ? Tu m'as dupé, en disant que tu étais ballerine et ainsi, tu as pris cette ballerine pour toi, tu comprends ? Tu as contracté une dette avec Dieu en empruntant cette ballerine, tu comprends ? Tu as voulu avoir devant moi l'air d'une ballerine, tu as emprunté cette ballerine à Dieu et tu as contracté une dette. Et là maintenant tu l'as remboursée. Et remboursée avec les intérêts, parce que tes intérêts, c'est la honte que tu viens d'éprouver, devant moi, pour le fait de m'avoir baratiné et pour le fait d'être une traînée, Rosa. Tu es une traînée, Rosa. Tu as rendu la ballerine avec les intérêts, et maintenant tu dois rendre aussi tout le reste que tu as pris.

ROSA. – Mais je ne sais pas ce que j'ai pris d'autre, je ne sais pas, Mark ?

MARK. – Tu as tout pris, Rosa, tout au long de ta vie. Tout ce baratin auquel tu procèdes du matin au soir. Tu as pris tout ce baratin auquel tu procèdes dans ton travail. Tu gémiss, quand on te baise, Rosa, tu fais tout simplement semblant de trouver ça agréable, mais ce n'est pourtant pas comme ça, Rosa, tu ne fais tout simplement que simuler tout ça. Toutes les prostituées simulent de trouver ça agréable, je le sais. Et tu n'es pas une exception, Rosa. Tu dupes ton client, et ça veut dire donc, que tu prends, Rosa. Tu dupes, ça veut dire donc que tu prends un crédit, Rosa. Tu baratines, ça veut dire donc, que tu prends, tu avoues le baratin, ça veut dire donc, que tu rends. Il faut tout rendre, Rosa, tout, tout ce putain de mensonge dans lequel nous sommes embourbés comme les mouches dans le bocal de miel poisseux.

ROSA. – Je baratine tout le temps, Mark.

MARK. – Nous baratinons tous, c'est bien pourquoi nous sommes tous dans la merde.

ROSA. – Mais j’ai peur de ne pas baratiner, ça m’effraie de ne pas baratiner, Mark. Je ne survivrais simplement pas dans ce monde effrayant, si je ne baratinais plus, Mark.

MARK. – Nous pensons tous ça, c’est bien pourquoi nous sommes tous dans la merde.

ROSA. – Mais Bill Gates n’est pas dans la merde, Mark.

MARK. – Il est probablement dans une merde encore plus effroyable, Rosa.

ROSA. – Mais il n’est pas dans la même merde que moi, Mark.

MARK. – Difficile de comparer une merde à une autre, Rosa. À mon avis, toute merde est de la merde.

ROSA. – Mais existe-t-il au moins quelqu’un qui n’est pas dans la merde, Mark ?

MARK. – Celui qui a rendu toute sa merde.

ROSA. – Mais, qui a rendu toute sa merde, qui ?

MARK. – Qui peut savoir, Rosa ? Eh bien, Jésus-Christ, par exemple.

ROSA. – Eh bien là, t’es une putain de bombe, Mark ! Eh bien, là toi, tu viens de m’en balancer un putain d’exemple. Jésus-Christ ! C’est tout simplement *unreal*, Mark ! Jésus-Christ, eh bien là, tu dis de ces putains de choses toi, Mark. Et moi alors, qu’est-ce que je dois, faire ?!

MARK. – Approche-toi plus près de moi, Rosa. Viens par ici.

*Rosa rejoint Mark.*

MARK. – Enlace-moi autant que tu peux, de tout ton cœur, Rosa.

*Rosa regarde Mark avec méfiance.*

MARK. – Eh bien, enlace-moi, aussi fort que tu peux, ne reste pas plantée là !

ROSA. – Et tu ne vas pas me duper, Mark ?

MARK. – J'ai un cancer du poumon, Rosa, jamais je ne duperai plus personne.

*Rosa enlace Mark, se serre contre lui avec tout son corps. Mark enlace aussi Rosa.*

MARK. – Voilà, voilà, comme ça, Rosa, vas-y, vas-y serre-toi plus fort contre moi, parce que je te veux.

*Rosa tente de s'arracher de ses bras, mais Mark ne la lâche pas.*

ROSA. – Lâche-moi ! C'est bien ce que je pensais, que tu allais me duper, c'est bien ce que je pensais, que t'étais un salaud !

MARK. – Attends, attends, je suis pas du tout un salaud, Rosa, attends ! Je vais tout te rendre maintenant, tout te rendre, tout ce que je t'ai pris, tout jusqu'au bout. Serre-toi contre moi plus fort, frotte-toi contre moi avec tout ton corps, je vais maintenant tout te rendre, tu me sens, je vais maintenant tout te rendre, tout.

*Rosa tente de s'arracher, mais Mark ne la relâche pas.*

ROSA. – Tu ne m'as rien pris du tout, je n'ai besoin de rien de ta part, lâche-moi, je vais crier, lâche-moi.

MARK. – Je t’ai tout pris, Rosa, tout ! Toute ta vie. Toute ton enfance, tout ton destin inaccompli. Parce que je veux des gonzesses, Rosa, parce que toute ma vie j’ai voulu les gonzesses des autres, Rosa. Toute ma vie j’en ai voulu des comme toi, Rosa, voilà pourquoi tu es devenue une traînée, Rosa, parce que moi et d’autres salauds comme moi nous te, voulons. Parce que tu peux t’offrir à nous, c’est pour ça que tu es devenue une traînée, parce que moi j’existe et d’autres comme moi, à qui tu peux t’offrir, Rosa. Parce que nous te voulons. Parce que tu es devenue une traînée, pour moi, Rosa. Je t’ai pris ta vie normale, parce que j’avais besoin de sexe, voilà tout. Et maintenant je vais tout te rendre, Rosa. Serre-toi plus fort contre moi, je vais tout te rendre maintenant, tout ce que je t’ai pris, je vais tout rendre. Sais-tu qui je suis en fait ? Je suis un mec-sac-à-merde ! Toute ma vie j’ai pris, tout pris aux gonzesses qui m’entouraient, toute ma vie j’ai pris sans rien leur donner en échange.

ROSA. – Je veux pas entendre ça, espèce de bouc, lâche-moi, espèce de bouc !

MARK. – Je suis un mec-sac-à-merde. Je ne fais que tout prendre aux gonzesses et je ne leur donne rien. Jamais. Jamais je leur donne rien. Et voici maintenant venu le temps de tout rendre, venu le temps de tout rendre, Rosa.

*Rosa tente de s’arracher, mais elle n’a pas la force, de le faire. Rosa pleure et gémit à travers ses larmes.*

ROSA. – Relâche-moi, je t’en prie, je t’en supplie, relâche.

MARK. – Je vais maintenant tout te rendre, Rosa, tout.

ROSA. – J’en veux plus, j’en peux plus, relâche, je t’en prie, relâche.

MARK. – Je vais tout rendre, Rosa, tout rendre.

ROSA. – Qu'est-ce que tu vas me rendre, putain de salaud ?  
Qu'est-ce que tu peux me rendre ? Relâche-moi, je t'en  
prie relâche, moi, je t'en prie, rends-moi ma vie.

MARK. – Tiens !!!

*Mark desserre ses bras et Rosa glisse sur le sol. Mark  
aspire goulûment des bouffées d'air avec la bouche, en  
tentant de reprendre sa respiration. Il revient à lui.*

MARK. – Je t'ai tout rendu, Rosa. Tout ce que je t'ai pris  
à toi et aux autres comme toi, toutes ces années. Je vous  
ai tout rendu, j'ai tout remboursé. Maintenant il est temps  
pour moi, d'aller répandre tout le reste de ma merde, adieu.

*Mark, en tanguant, marche dans la rue. Rosa regarde le  
dos de Mark en train de s'éloigner.*

ROSA. – Hé, Mark ?

*Mark se retourne.*

MARK. – Quoi ?

ROSA. – Tu serais pas Jésus-Christ ?

MARK. – Oui.

RIDEAU